

Aout
Aout

PRIX
\$2.00

Le coin du feu.

Revue
FÉMININE MONTREAL

LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

ABONNEMENT : }
\$2.00 PAR ANNEE }

AOUT 1893

{ ADMINISTRATION :
{ 63 RUE ST. GABRIEL.

SOMMAIRE

CHRONIQUE.	<i>Mme. Dandurand.</i>	MODE.	***
LOCUTIONS VICIEUSES.	***	LA PAGE DES ENFANTS. (la boutique à un sou).	
TRAVERS SOCIAUX (les irresponsables). <i>Marie Vieuxtemps.</i>			<i>Paul Parfait.</i>
SOUVENIRS DE PARIS.	<i>Mme. Dandurand.</i>	ICI ET LA.	***
CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON.	***	CUISINE.	
PETITS COURS DE MYTHOLOGIE.	****	HYGIÈNE.	**
LITTÉRATURE.	<i>Méteore.</i>	LETTRES D'UNE MARRAINE.	<i>Em. Raymond.</i>
MISS MAUD GONNE.	**	LE RÉQUISITIONNAIRE.	<i>H. de Balsac.</i>
SOLUTIONS, ENIGMES, ETC.			

ARTHUR LEMIEUX, D.C.D., L.C.D. GUSTAVE LEMIEUX, L.C.D.

A. & G. LEMIEUX,

CHIRURGIENS-DENTISTES,

187 RUE ST. DENIS

TELEPHONE 7224.

N.B.—Nous apportons un soin tout particulier aux dents des enfants, aux obturations en or et à la correction des dents irrégulières.

NOTES DE L'ADMINISTRATION.

Nos abonnées sont priées de nous envoyer sans retard le prix de l'abonnement par lettre enregistrée ou mandat poste,

Adressez :

LE COIN DU FEU,

63 rue St. Gabriel,

Montréal.

Chronique

Un écrivain et magistrat français, M. Camille Derouet a eu la bonté de m'adresser un ouvrage qu'il a publié dans la *Revue Géographique Internationale* de Paris sur les Canadiens-Français.

Ce travail semble fait dans le but de renseigner les Français sur le Canada, ce frère d'Amérique auquel ils pensent avec attendrissement mais qu'ils connaissent si peu.

Au résumé succinct mais complet que M. Derouet donne de notre histoire, se joignent des observations d'une grande justesse et d'une bienveillance peut-être excessive—dont notre humilité ou plutôt notre connaissance de nous-mêmes sait faire la part—sur notre condition actuelle.

Nos anciens compatriotes ne peuvent se rappeler sans un poignant regret l'abandon par un roi *Rigolo* d'une colonie inestimablement précieuse qui avait coûté à la France des flots de sang et près de deux siècles d'héroïque labeur.

L'auteur des *Français du Canada* rappelle avec émotion ce tragique dénouement de la glorieuse entreprise de Champlain :

“Après la prise de Québec, les débris de l'armée française échappés [au désastre] résistèrent encore quelque temps, mais c'était une lutte sans espoir. L'Amérique était perdue pour la France, et, en 1763, le traité de Paris abandonnait définitivement à la Grande-Bretagne cette terre fécondée par le génie français et arrosée du sang de nos plus braves soldats.

Le Canada a le droit d'être fier de ses derniers défenseurs. Ils ont lutté jusqu'au bout pour la patrie et la liberté, en dépit d'un pouvoir central égoïste et félon.

Le Canada a compris que le Roi seul avait été coupable. Il a disjoint la cause de la mère-patrie, dont l'existence se poursuit à travers les siècles, de celle des gouvernements qui passent.

Le Canada a pardonné à la France qui a mêlé ses larmes aux siennes lors des angoisses de la séparation, qui l'aime toujours et lui tend les bras.”

...“Et cependant, quand vous demandez aux Canadiens si, le cas échéant, ils voudraient redevenir Français, ils répondent énergiquement “non”.

“Non, disent-ils, ce qui est fait est fait. En supposant que cela nous fut jamais possible, nous

ne consentirions pas à renouer un lien politique, brisé depuis bientôt un siècle et demi. Nous avons vécu trop longtemps séparés. Nos tendances, nos goûts, nos croyances, sont trop divergents sur bien des points.”

Non en effet, parce qu'au contact de nos vainqueurs nous sommes devenus plus pratiques que nos ancêtres.

Dès l'établissement des colons du Vieux-Monde sur le continent nouvellement découvert, la différence essentielle qui existe entre le caractère français et le caractère anglo-saxon se fit sentir et produisit ses résultats.

L'esprit d'indépendance qui en Angleterre faisait détrôner et décapiter le roi Charles 1^{er} tandis que de l'autre côté de la Manche la nation française subissait docilement le joug de fer d'un despotique monarque, ne fit que croître et embellir sur la libre terre d'Amérique.

Le détachement des émigrés anglais envers leur mère-patrie ou plutôt leur individualisme intelligent doubla rapidement leur supériorité sur les établissements français du Nouveau-Monde et les mena à l'émancipation complète presque en même temps que notre loyalisme étroit nous faisait passer d'une servitude à une autre, des mains de nos pères dénaturés, les rois de France, en celles de nos conquérants les Anglais.

Non, nous ne voudrions pas redevenir sujets français parce que la libérale constitution anglaise qui fut l'idéal et le modèle des promoteurs de la révolution française nous vaut peut-être mieux que la liberté octroyée par notre ancienne patrie à ses colonies.

Nos cœurs de *sujets* anglais ont eu une petite révolte instinctive quand nous avons entendu de nos propres oreilles, dans l'été de 1891, cette réponse d'un *député-citoyen* du Palais Bourbon, à Paris—monsieur Périer, croyons-nous, maintenant Président de l'Assemblée Législative—à monsieur de Mahy, représentant de l'île de la Réunion—qui se plaignait au nom des colonies de l'opération du nouveau tarif: “Croyez-vous que la France permettra jamais à ses colonies d'avoir une autre politique que la sienne, et qu'elle leur accordera jamais le droit qu'assume le Canada, par exemple, de taxer les produits de la mère-patrie!”

Cette entente et ce souci de nos intérêts n'ex-

cluent pourtant pas la chaleur des sentiments. Nous ne pouvons nous défendre d'une tendresse passionnée pour cette chère et glorieuse France, nous acclamons avec une joie enthousiaste ses fils distingués qui abordent sur nos rives; nous nous sentons émus jusqu'aux larmes devant ses soldats, les braves matelots bretons que les vaisseaux de guerre répandent dans nos villes.

Comme d'une faveur qu'ils nous feraient, nos cœurs débordent d'un respect mêlé de reconnaissance à voir ces héros simples et bons enfants aller par groupe dans nos rues en causant haut avec leur rude langage qui nous charme comme une ancienne mélodie rappelant un passé cher. Et l'on sent vibrer au plus profond de soi quelque chose de douloureux et d'exquis à la fois qui n'est peut-être que le souvenir doux et lointain, hérité de nos ancêtres, que la vague nostalgie des rivages aimés de la patrie perdue.

Mes sœurs canadiennes-françaises savent-elles quelle catastrophe nationale les menace?

Plus d'une parmi elles a rencontré le monstre dont je veux parler sans le reconnaître. C'est dans les journaux qu'elles ont vu son nom, et c'est dans les conversations politiques qu'elles l'ont entendu prononcer, ne se doutant pas de sa redoutable signification. Je laisse à Monsieur Derouet le soin de la leur expliquer :

« Enfin, nos anciens compatriotes appréhendent très vivement que le Canada ne soit englobé dans la *Fédération Impériale*, élaborée à Londres dans le but d'établir des liens nouveaux de solidarité, notamment en cas de guerre, entre la métropole et ses colonies.

Si l'Angleterre soumettait les Français au régime de la *Fédération*, comme elle menace de le faire elle porterait un coup terrible à leur nationalité. Ce serait une véritable trahison de la part de la Grande-Bretagne à l'égard du Bas-Canada. »

Vous avez bien compris mesdames? Pour le cas où l'Angleterre réaliserait son projet de *Fédération Impériale*, vos fils seraient à son entière disposition et deviendraient pour elle la chair à canon si nécessaire à la consommation de l'Europe civilisée. Survienne alors un différend entre le cabinet britannique et la France, ou quelque autre nation, rien ne pourra dispenser nos enfants de prendre les armes contre leurs anciens frères si l'ordre leur en est enjoint par les maîtres de notre pays.

N'avais-je pas raison de vous dénoncer le fléau? Etes-vous de mon avis et trouvez-vous suffisant de subir avec résignation le joug que nos revendications armées ont rendu acceptable, sans pousser le dévouement envers les anciens, peut-être les futurs ennemis de notre race, jusqu'à leur donner notre sang?

Gardons-le ce sang français pour de plus saints devoirs. Puisqu'il est la rançon obligée des grandes réformes et de toute liberté, réservons notre petit trésor pour la cause sacrée de notre Indépendance nationale, si tant est que sur ce sol foncièrement démocratique l'œuvre de notre émancipation ne doive un jour s'accomplir pacifiquement.

Qu'on ne m'accuse pas de faire ici de la politique. J'ignore comment les partis se divisent et si même ils se divisent sur cette question. Je n'ai voulu l'apprécier pour ma part qu'au point de vue patriotique et... féminin.

Voici le passage où le père de l'ouvrage précité peint avec des couleurs un peu brillantes les qualités naturelles de notre peuple.

« Presque tous d'origine normande ou bretonne, ils sont (les Canadiens) comme leurs congénères de France, rustiques, vigoureux, acharnés au travail, tenaces à l'excès.

La persistance invincible qu'ils ont déployée pour défendre leur religion et leur nationalité, est la preuve la plus sensible de cette tenacité; à tout propos, elle se manifeste.

Ainsi, l'on demeure émerveillé de la façon dont ils ont su préserver leur langue contre l'intrusion des mots anglais.

Les Canadiens proscrivent impitoyablement de leur vocabulaire des expressions telles que rail, square, wagon, qui ont au contraire obtenu chez nous leur grande naturalisation.

Quand la langue française est dépourvue de synonymes pour certains néologismes anglais, les Canadiens, au lieu d'adopter le terme étranger, se bornent à chercher un équivalent dans notre dictionnaire. Ainsi, pour les mots anglais précédents, il diront une « lisse, » un « carré, » un « char. »

Conserver la langue dans toute sa pureté, est la principale préoccupation de tout Canadien lettré. Les anglicismes qui tendent à se faufiler dans le langage usuel ou qui échappent à la plume d'un folliculaire, sont immédiatement signalés avec indignation par les journaux.

D'autre part, la cessation presque complète de tout rapport entre le Canada et la France pendant plus d'un siècle, a fermé le pays aux néologismes français et a confiné, sinon le langage des gens lettrés, tout au moins celui du peuple, dans les formules du XVIIe siècle."

Ces éloges que l'aimable partialité de notre historiographe a un peu exagérés nous donnent l'occasion de formuler un humble *mea culpa*.

Possédons-nous à ce point la tenacité, l'acharnement au travail, la persistance invincible pour défendre notre nationalité, et ce souci de la préservation de notre langue contre l'intrusion des mots anglais ?...

Forcé nous est de confesser le contraire et d'admettre au surplus qu'en dépit de toutes les déclamations patriotiques possibles, nous sommes trop souvent plus que résignés à la domination étrangère.

Dans les classes élevées surtout, l'imitation des façons anglaises par snobisme, mène à l'assimilation.

Une espèce d'anglomanie règne aussi à Paris. Les princes de la mode s'y font un point d'honneur de faire couper leurs vêtements et blanchir leur linge à Londres, mais cette anti-patriotisme inoffensif qui se borne à enrichir des boutiques de tailleurs ou de repasseuses est moins dangereux que le nôtre.

Il y a un devoir dont nous nous acquittons en général avec un zèle trop modéré, quand il demanderait les efforts d'une volonté enthousiaste. C'est celui de résister à toute pression, à cette lente et puissante marée qui monte de tous côtés autour de notre petit peuple.

Nous semblerions au monde une race bien dégé-

nérée, si volontairement, nous laissons périr le souvenir de notre ancienne puissance, et si nous permettons à ceux qui l'ont conquise d'effacer, en nous annéantissant peu à peu, tout vestige des valeureux exploits des Champlain, des La Salle, des d'Iberville, ces grands français, ces fameux capitaines qui arrachèrent à la barbarie, les plus beaux domaines du continent nouveau, et de la pointe de leur épée taillèrent à leurs souverains, de féériques royaumes dont ceux-ci n'ont su rien conserver.

Laissez-moi en finissant, vous citer les remarques de l'écrivain dont je viens de commenter le beau travail, sur la femme de notre province.

"Les Françaises du Dominion sont plus éprises de la vie d'intérieur que leurs sœurs d'Europe, et les irrégulières, qui dirigent l'attelage conjugal sur des routes cahoteuses, sont peut-être moins nombreuses dans l'Amérique française que partout ailleurs.

Du reste, les Canadiennes, du jour de leur entrée en ménage, n'ont guère le loisir de se livrer aux plaisirs mondains, même les plus innocents, car tous leurs instants sont consacrés aux devoirs de la maternité.

On sait quelle est la fécondité prodigieuse de la race canadienne. C'est ce qui constitue sa force et qui fera son avenir.

Il y a quelques années le gouvernement offrit cent acres de terre à toute famille justifiant de douze enfants vivants. Les demandes s'élevèrent au nombre de 1,500.

On cite un individu, le sieur Vaillancourt, de Kamouraska, qui fut l'heureux père de 37 enfants, tous nés de la même femme !"

M^{me} Dandurand

Locutions Vicieuses.

Le mot *side-board* par lequel on désigne le meuble indispensable à toute salle à manger pour serrer la vaisselle, les cristaux, ou les argenteries, n'a pas besoin d'être dénoncé comme un intrus dans notre langue. Son orthographe le trahit. Quand on voudra le traduire en français on dira un *buffet*.

Stand, encore un mot anglais qu'on emploie libéralement pour indiquer toute espèce de supports soit de lampe, de statue, etc., à la place de

console, guéridon, colonne, corniche, piédestal, chevalet, porte-photographe. On dit encore à tort un *stand de charretiers* pour un *poste de cochers*.

Avoir du trouble, se donner du *trouble* est du pur canadien, c'est-à-dire du mauvais français ; qu'on voie dans le dictionnaire la signification du mot *trouble*. Il faut dire en substituant à ce solécisme l'expression propre : Cet enfant me donne bien du *mal*. Pourquoi me donnerai-je *de la peine* inutilement ?

Travers Sociaux.

LES IRRESPONSABLES.

Je souhaiterais que parmi les hommes il y en eut un aussi courageux ou aussi hardi que moi si l'on veut, pour s'armer du fouet de Juvénal et attaquer en ses confrères les défauts correspondants à ceux que je signale chez mes congénères.

Car si l'on indique la femme au collégien prêt à s'aventurer sur la *mer orageuse du monde*, comme l'écueil redoutable, comme la puissance fatale et la Dalila enchanteresse, plus d'une habitude reprochable à cette Eve dangereuse, n'est qu'un corollaire de quelque faiblesse du fils d'Adam. C'est ainsi que ces deux vieux associés mis par Dieu sur notre planète pour vivre dans la concorde, deviennent si souvent l'un pour l'autre un élément hostile et une cause de malheur.

En corrigeant, par exemple, chez certains jeunes hommes l'audace et la familiarité dans leur manière d'être avec leurs compagnes, on n'aurait naturellement plus à blâmer chez celles-ci la tolérance qui en résulte et les encourage à la fois.

On est souvent surpris de voir avec quelle placidité et quelle indulgence des jeunes filles bien élevées accueillent les hardiesses de langage et d'action des garçons de leur société. Il arrivera, par exemple, et cela dans le meilleur monde (je citerais des noms au besoin), qu'un audacieux plaisant aille brusquement renverser en arrière le siège d'une de ses amies au grand effroi de l'occupante ainsi maintenue en un équilibre précaire sur deux pieds de sa chaise ; on verra de même un facétieux entreprenant s'étendre par terre et appuyer sa tête sur les genoux d'une jeune fille dans une partie de campagne, et peut-être aussi dans un salon, sans que les victimes de ces incongruités, osent témoigner leur indignation à ceux qui les commettent.

Et ce qui est pis encore, une ingénue souffrira avec résignation qu'on lui tienne des propos inconvenants par ignorance de ce qu'il faut dire pour remettre à sa place, leur impertinent auteur. D'aucunes se croient même obligées en pareille occurrence d'accorder un petit sourire entendu que combat heureusement la rougeur de leur front, en guise de réponse.

Il y a pourtant un moyen de faire à tous ces étourdis sans trop les humilier, la petite leçon qu'ils méritent.

Dans la manière de se lever doucement, avec un air ni trop fâché ni trop badin, de la place où leur turbulence est venue vous déranger ; dans le ton sérieux sans raideur, avec lequel vous répondrez, en parlant d'autre chose, aux paroles déplacées qu'il faut feindre de n'avoir pas entendues, l'imprudent comprendra qu'on l'invite poliment à ne plus recommencer.

Ces conseils préventifs ne s'appliquent pas à celles qui, aguerries au feu, ne craignent pas de riposter à des saillies égrillardes, ni même de les provoquer. De ces cas désespérés nous n'avons que faire. Nous les abandonnons au mépris de la société et à la honte de parents coupables qui n'ont pas su préserver la pudeur de leurs enfants.

Ce n'est pas, de fait, un excès de candeur qu'on reprochera à ces dernières, tandis qu'au contraire la plénitude de cette qualité constitue précisément le péril des pauvres irresponsables jetées toutes pures, toutes naïves, et sans aucune défense dans la fosse aux lions.

Je ne m'arrêterai pas à qualifier le caractère des gentilshommes qui se plaisent à flétrir d'un souffle impur le lis blanc des âmes virginales, comme à faire rougir le front des adolescentes. Je me bornerai à rappeler aux mères endormies dans une commode sécurité que cette engeance existe.

La jeune fille canadienne est un spécimen peut-être unique dans la civilisation moderne. Sa condition sociale offre une bien curieuse anomalie.

Comme à la citoyenne de la république voisine, aucune liberté ne lui est refusée, tandis que rien dans son éducation ne justifie une aussi complète émancipation et ne la garantit contre les dangers que cette émancipation comporte.

Dès leur sortie du couvent nos filles sont considérées comme des petites femmes, maîtresses de leurs actes. Elles vont et viennent à leur gré, et aux heures qu'il leur plaît ; elles choisissent selon leur fantaisie les amis, les relations qui composeront leur société ; nulle entrave sérieuse n'est mise à leur faculté de correspondre avec qui bon leur semble ; elles achètent elles-mêmes leurs toilettes et s'habillent comme elles l'entendent. C'est leur propre autorité qui décide de faire tel voyage, telle promenade, enfin dans leurs affaires de cœur, les parents ne sont favorisés de confidences s'ils

ont su par leur *bonne conduite* conserver la sympathique intimité de leurs enfants.

Telle est en somme, avec un peu plus ou un peu moins de tolérance, selon les familles, l'esprit qui préside au "gouvernement" de la jeunesse féminine en ce pays. L'autre partie, il n'en faut pas parler. Tout gamin de quinze ans qui n'a pas reçu déjà la clef des champs avec celle de la maison paternelle lui permettant de rentrer à toutes les heures de la nuit, est un phénomène.

Dieu sait pourtant combien peu nos filles sont faites pour cette grande indépendance. L'éducation presque virile que reçoivent les Américaines, la connaissance pratique de la vie qu'elles acquièrent de bonne heure, sont au moins une préparation logique à l'usage de leurs privilèges. L'expérience en détruisant chez elles la candide ignorance qui fait le charme angélique des adolescentes, la remplace par un utile bouclier.

Il n'en va pas de même pour nos ingénues. On laisse à ces anges leurs ailes, sans les prémunir contre les éclaboussures d'un monde terre-à-terre.

L'excessive liberté que nos mœurs confèrent à la pensionnaire à peine échappée de son couvent, le jour où elle revêt sa première robe longue est un hochet trop lourd et en même temps un instrument redoutable entre ses mains innocentes. Il est impossible qu'elle n'en mésuse pas.

On sait qu'en général dans nos familles, les parents n'éprouvent pas trop de répugnance à laisser partir leur enfant, seule ou avec une amie, pour un voyage quelquefois assez long. Je me trompe. Une opposition instinctive s'élève presque toujours du côté des autorités contre de tels projets. Mais les plaidoiries éloquentes des intéressées, accompagnées des citations de nombreux précédents, la crainte aussi de pousser la sévérité jusqu'à l'injustice, ont vite fait d'étouffer cette vague conscience de leur devoir chez une mère ou un père trop faciles.

Un obscur sentiment de leur responsabilité conduira encore ceux-ci à un suprême acte de prudence. Cette dernière précaution consistera à accompagner son enfant à la gare ou au bateau pour la "confier aux soins du conducteur," du capitaine ou de quelque connaissance amenée là par le hasard. L'accomplissement de cette formalité a le don de soulager la plupart des papas et

des mamans qui s'en retournent ensuite le cœur léger avec la conviction qu'ils ont fait le nécessaire.

D'abord, pour les accidents d'un ordre matériel, dans le cas d'un naufrage par exemple, je me figure que cette tutelle honorifique du commandant ne serait pas d'un bien grand secours à sa protégée, le devoir dans cette extrémité, lui imposant des obligations plus impérieuses que de veiller exclusivement au sauvetage d'une passagère particulière.

Quant aux éventualités d'une autre nature et pour le moins aussi sérieuses, sa protection est tout aussi inefficace. Il est des circonstances que la sagacité d'un vieux loup de mer est impuissante à prévoir et certains dangers moraux qu'une simple connaissance se voit dans l'impossibilité de pouvoir empêcher ou prévenir.

Quel autre qu'un ami intime en effet osera mettre la naïve fillette en garde contre la complaisance obstinée et la politesse de tel jeune et séduisant compagnon de voyage? Quel étranger pourra se croire en droit de l'avertir de se méfier de tel vénérable monsieur aux façons paternelles ou même de cette dame aimable et pleine de prévenances qui vous cause, vous offre des livres, vous fait parler?

Et même une fois arrivée au terme du voyage; une fois rendue sous le toit des amis de ses parents, ou chez quelque camarade de couvent dont la famille peut-être leur est inconnue, qui donc protégera la jeune visiteuse contre tout ce qui, dans le monde, menace l'innocence. Que d'inconvenances flagrantes, que de fautes involontaires commettra cette douce irresponsable avant qu'on se résigne à lui faire la moindre observation. Devant son insondable candeur, les plus sages mêmes et les plus charitables hésiteront, jugeant que la tâche délicate de porter le soupçon dans cette âme pure appartient à d'autres.

C'est qu'il faut un tact infini et les précautions d'une tendresse pieuse pour ouvrir petit à petit les intelligences enfantines aux cruelles et laides vérités de notre monde. Heureuses celles qu'une vigilance tutélaire préserve des brutales désillusions et des révélations foudroyantes.

Rien n'est comparable à l'angoisse morale d'une innocente subitement éclairée. Certaines mères sur ce chapitre ont une conduite singulière.

Elles regardent leur chères enfants cheminer avec insouciance, et le front serein sous un ciel d'orage, se disant : La foudre tout-à-coup tombera à leurs pieds et alors elles sauront...

Mais quand toutes frémissantes et éplorées elles viendront se réfugier entre vos bras, ne seront-elles pas justifiables de vous reprocher l'aveuglement dans lequel vous les entreteniez. Aussi bien, la foudre pouvait les frapper elles-mêmes en pleine joyeuse sécurité.

Il n'est pas rare qu'on entende dire : — "Le caractère de cette enfant est complètement changé." Depuis son retour de X, ma fille n'est plus la même. C'est extraordinaire ce qu'elle a vieilli depuis un an."

Ne serait-ce pas que loin de l'égide maternelle qui l'eût garantie d'une aussi cruelle expérience, la pauvre enfant aura vu soudain son heureuse crédulité se changer en la plus amère désespérance.

N'aurait-elle pas reconnu par elle-même à la faveur de quelque scélérateuse dont la société ne ménage pas les exemples, qu'une excessive confiance en l'honnêteté, en l'honneur, en l'amitié est une chose bête et nuisible ?

Sa gravité un peu caustique n'est alors que l'effet d'un froissement intime. Elle en voudra pendant quelque temps à tout le monde, aux innocents comme aux coupables, pour cette triste découverte que le diable se cache partout : sous les traits du séduisant Adonis empressé à vous compromettre agréablement, tandis que vous subissez sans défiance le charme de son magnétisme ; dans les démonstrations d'une amie nouvelle qui parut d'abord très intéressante et finit par le devenir trop ; sous la couverture d'un livre inconnu, et jusque dans la sollicitude d'un bon ami de son père !...

Le miracle est que sur tant d'aveugles poussés dans un chemin bordé de précipices, la presque totalité en réchappe. Il serait d'un optimisme exagéré de prétendre toutefois que nos irresponsables sortent parfaitement indemnes de l'épreuve périlleuse.

Car l'éducation maladroite qu'elles ont reçue, en émoussant leur sens moral, produit ce résultat, que devenues mères à leur tour et ayant pris rang au nombre des influences dirigeantes de la

société, elles élèvent leurs enfants comme elles l'ont été, et contribuent à perpétuer un malheureux état de chose.

Je me garderai bien de préconiser en concluant telle ou telle ligne de conduite envers les jeunes filles faisant leur entrée ou allant dans le monde. Je n'ai ni le droit ni la présomption d'imposer sur ce sujet délicat mon sentiment personnel.

Ce que je voulais en abordant ce chapitre, c'était de soumettre aux parents qui n'ont aucun principe arrêté — sans prendre parti pour l'une ou l'autre de ces propositions, malgré une préférence intime très marquée — le dilemme suivant :

Ou vous voulez faire de votre enfant une de ces *filles fortes* ignorées dans l'Évangile, *mais* fort prisées par les fils du XIXe siècle et dont une Nellie Bly, la touriste du tour du monde nous offre le modèle ;

Ou vous êtes jaloux de conserver intact en votre fille cette exquise fraîcheur de l'âme qui se reflète dans son franc regard et nimbe son front de la virginale clarté des aubes blanches.

Je suppose que dans l'une ou l'autre situation, vous souhaitez surtout votre pupille, au-dessus de tout reproche, ce ne serait pas trop s'aventurer il me semble que de vous dire alors :

Dans le premier cas : coupez les ailes à votre ange et armez pour le combat le petit cuirassier qui s'en va affronter la mêlée. Instruisez-le des dangers qu'il courra afin qu'il sache les éviter et que sa confiance absolue au sein du royaume de l'hypocrite égoïsme, ne cause pas sa perte.

Acceptant au contraire la seconde hypothèse pour laquelle je ne veux pas vous exprimer toute ma prédilection : Gardez soigneusement votre trésor. Il ne s'agit pas d'enfouir sous terre ce joyau vivant, et bien vivant, mais il importe de ne le pas perdre de vue. Si vous avez malgré tout le courage de vous en séparer, ne le confiez à d'autres qu'avec la plus scrupuleuse circonspection.

A ce prix seulement, vous préserverez la charmante naïveté de votre fille et conserverez dans sa pureté intégrale ce dépôt sacré jusqu'au jour où quelquel'heureux mortel, digne de votre confiance et de son amour, viendra vous le demander à genoux.

Marie Vieuxtemps.

Souvenir de Paris.

Par une belle après-midi de septembre nous prenions à la gare St-Lazare le chemin de fer de ceinture pour St-Denis, où nous allions visiter la sépulture des rois.

Je dois ajouter, entre parenthèse, que ce fut une erreur. Quand quelque Canadien de passage à Paris voudra faire ce pèlerinage je lui conseille de prendre le train à la gare du Nord qui mène à destination en dix ou quinze minutes. La route que nous prîmes par erreur nous promena à travers la banlieue pendant au-delà d'une heure.

Nous n'eûmes cependant pas lieu de regretter le circuit supplémentaire auquel nous condamnâmes notre inexpérience ; notre curiosité, toujours à l'affût, de touristes professionnels, y trouva une aubaine.

Nous étions installées dans notre compartiment, regardant par la portière, en attendant le départ, la foule des voyageurs affairés et pressés, quand ma compagne attira mon attention sur un certain personnage. C'était un vieux monsieur qui passait et repassait sans cesse sur le quai de la gare, et faisait mine parfois de s'arrêter devant nous.

Sitôt que nos regards rencontrèrent les siens il s'approcha en se découvrant.

Ce vieillard assez vigoureux encore et très convenablement mis avait la figure noble et des yeux pleins de bonté qui inspiraient la confiance.

— Pardon mesdames, dit-il avec politesse. Si vous me le permettez, je vous ferai observer qu'il est très imprudent de vous placer dans l'avant-dernière voiture. Vienne un *coup de tampon*, vous n'échapperez pas à l'accident.

Comme nous hésitions un peu à répondre à cette ouverture, il ajouta.

— Mon expérience — et j'ai beaucoup voyagé — m'a prouvé que l'on est toujours sauf dans la septième.

Gagnées par l'air bienveillant du vénérable monsieur et poussées aussi par le souvenir de la catastrophe toute récente de St-Mandé où, sur ce même chemin de ceinture, un train bondé de voyageurs avait été mis en miettes, nous prîmes le parti de remercier notre interlocuteur, et de déférer à son précieux avis.

Notre sauveur monta derrière nous, dans un compartiment de la voiture qu'il nous signalait comme privilégiée et dans laquelle prit place également, un jeune officier.

La reconnaissance qui nous liait désormais à notre compagnon, nous força au début du voyage, à répondre de temps à autre par un moi osyllabe à ses frais de conversation.

Il arriva un moment où nous dûmes l'écouter avec un réel intérêt.

Le général Boulanger avait quelques jours auparavant accompli "sa dernière et suprême folie" selon l'expression du militaire devenu à son tour très attentif.

— Vous avez remarqué, disait le vieux monsieur, ces mots contenus dans son testament ? "*Je retourne au néant*. C'est impie et c'est absurde. Quel est l'homme censé et instruit qui ira croire que c'en est fait de nous après la mort ? Rien de ce qui a été, rien de ce qui a existé ne peut retourner à *Rien*. Les plus grands savants sont incapables de réduire à néant un infime atôme. Aucune créature n'y parviendra jamais. Et de fait l'homme semble avoir plutôt le pouvoir de créer que celui d'annihiler. Ainsi, avec les éléments décomposés de certains produits de la nature ne nous est-il pas donné de reconstituer intégralement la matière primitive. J'ai fait cela moi, ajouta-t-il simplement. C'est grâce à moi si cette locomotive qui nous traîne marche en ce moment. Il en est de même pour les chemins de fer du monde entier.

Les puissantes compagnies de transport qui, en Amérique, réalisent des millions, me doivent cela, puisque c'est moi qui ai découvert le procédé par lequel on reconstitue la houille avec les débris et les parcelles du charbon.

A ce moment nous regardons notre compagnon avec une légère inquiétude et le jeune officier à la moustache insolente articule un : "Vraiment !" qui n'a rien de convaincu.

Mais le bon vieillard sans rien remarquer tire un papier de sa poche.

— J'ai fait, dit-il, une pièce de vers pour répondre à cette parole du général Boulanger...

— Lisez-nous ça ! fit le sceptique soldat en se rapprochant.

Le bonhomme qui ne demandait pas mieux déplia une longue feuille et commença la lecture d'une ébauche très médiocre qui ne valait pas la harangue éloquente que je viens de résumer, et dont elle reprenait en un style contraint les arguments.

L'obscurité d'un tunnel l'interrompit.

— Voyons ! fit-il, quelle noirceur. Pourquoi pas l'électricité ici ? Le progrès va bien lentement. Croirait-on, devant cet état de choses, que j'offris d'éclairer Paris à la lumière électrique dès 1848. Je fis alors sur la place de la Concorde, devant le roi Louis-Philippe une expérience retentissante qui réussit pleinement.

— Et la place de la Concorde en 1891 n'est encore éclairée qu'au gaz !

— Eh oui ! que voulez-vous ! fit le doux vieillard sur le ton d'une philosophie qui ne s'étonne plus. Je faisais à cette époque dans une salle publique, des expériences que tout Paris venait voir. Un jour la tragédienne Rachel vint me trouver.

— Je veux, me dit-elle, que vous donniez une représentation l'après-midi et pour moi toute seule.

— L'après-midi, c'est impossible, puisqu'il fait jour.

— Cela ne fait rien, répliqua-t-elle, vous boucherez les fenêtres.

— Mais encore je ne peux pas pour le prix d'une seule entrée...

— Bon, je vous paierai toutes les places. C'est entendu ?

— Mais le public criera. Il voudra entrer...

— Vous le laisserez crier.

Et force me fut de céder à cette extravagante fantaisie.

Voilà le "*Figaro*," acheva cet homme extraordinaire en me tendant un journal, qui confirme tout ce que je viens de vous dire.

C'était, si je me rappelle bien, le numéro du 21 février 1891. Il contenait un long article intitulé, UN PAUVRE, et racontait l'histoire du vieux savant qu'un reporter avait découvert dans une mansarde d'un quartier perdu.

Il faisait un portrait détaillé, fort ressemblant de notre compagnon et donnait son nom : *Archeveau*. Cet article corroborait en tous points le récit de ce dernier, en y ajoutant même d'autres renseignements.

Le czar de Russie après l'expérience de la place de la Concorde à Paris, l'avait mandé à sa cour et avait fait avec lui certains arrangements... mais le pauvre Archeveau avait été un malchanceux.

Malgré son génie et ses mérites, peut-être même à cause de cela, il ne réussit jamais à mener

à bonne fin ses entreprises. Il fut la victime de plus roués que lui qui lui subtilisèrent toujours les énormes profits qu'il devait retirer de ses merveilleuses découvertes.

Rien qu'à voir d'ailleurs cette physionomie débonnaire, ce plaisir enfantin à se vanter, ainsi que cette douce manie de se faire connaître à tous venants, on devinait un de ses caractères pusillanimes sans ressorts mais aussi sans orgueil et comme inconscient de leur réelle valeur. C'est le respect des autres qui révèle à ces simples leur nature exceptionnelle, qu'alors ils ne savent pas encore estimer comme elle le mérite, mais à la manière des badauds, admirant de confiance et sans trop comprendre en quoi ils sont extraordinaires.

Le *Figaro* avait ouvert une souscription en faveur du grand homme méconnu, presque sans ressources et travaillant toujours dans sa mansarde à des recherches scientifiques.

Comme s'il eut craint que nous doutions encore de son identité, il produisit une longue liste de signatures de personnages célèbres qui s'étaient inscrits pour lui venir en aide. Je lui demandai de me laisser le numéro du *Figaro* qu'il consentit même à signer.

Le brave vieillard descendit avant nous, mais il ne nous quitta pas sans avoir complété son bon conseil de la gare St-Lazare, par d'utiles renseignements concernant notre arrivée dans la petite ville de St-Denis et le chemin à faire pour trouver la solennelle et antique abbaye.

J'oubliais de dire que le jeune conquérant que nous avions semé le long de la route avait fort respectueusement soulevé son képi en prenant congé de l'original et humble héros.

La vie de Paris a de ces chances singulières et de ces hazards charmants. D'une flânerie le long du boulevard, d'un bout de promenade sur la Seine, d'une petite échappée *hors les murs* vous rapportez une aventure de ce genre ou pour le moins quelque délicieux et profond souvenir.

M^{me} Dandurand.

N.B.—L'entre-filet suivant trouvé dans un journal français il y a quelques semaines m'a donné l'idée de publier ces notes rédigées dès mon retour de Paris :

“ On a enterré récemment dans le cimetière de Pantin-Bobigny, près de Paris, un chimiste électricien dont les découvertes ont ouvert deux voies fécondes à l'industrie moderne, mais qui a été mal récompensé de ses inventions.

Venu jeune à Paris, à la fin du règne de Louis-Philippe, Henri-Adolphe Archereau s'attacha à faire connaître les merveilles de la lumière électrique et s'établit dans l'Ile de la Cité. Pour faire ses expériences, il imagina un régulateur très simple, qui est le premier de tous ceux qui ont été

inventés. Une foule de physiciens ont profité des principes qu'il avait pratiqués une première fois. Plus tard, Archereau imagina d'agglomérer les débris du charbon et créa une immense industrie à laquelle tous les chemins de fer ont eu successivement recours.

Mais la fortune ne sourit pas aux efforts d'Archereau qui tomba dans une profonde misère d'où ses amis ne purent le sortir.”

Mme D.

Les Conseils de la Mère Grognon

Je ne saurais mes enfants vous donner un meilleur exemple que celui de Mme. de Larmartine.

La mère de l'auteur des *Confidences* se réservait toujours une heure de la journée pour réunir ses enfants et leur faire la lecture de quelque beau livre historique. Je vous engage fortement à contracter cette excellente habitude.

Commencez par prendre chaque jour, quelques minutes sur le temps que vous consacrez à la confection d'ornements gracieux mais trop



accaparants pour votre chambre ; retranchez d'abord un quart-d'heure sur votre promenade afin de lire seulement quelques pages des drames héroïques de Racine et de Corneille. Vous verrez que le goût vous viendra bientôt, si vous ne l'avez déjà, pour la relation des faits tour-à-tour pathétiques et touchants de l'histoire dont les héros terribles ou charmants vous donnent de précieuses leçons tout en éveillant chez vous un intérêt passionné.

Petit Cours de Mythologie.

Généalogie des dieux. Coelus, nommé aussi Uranus, et Tellus nommée aussi Titia, furent la souche de tous les dieux. Coelus, effrayé de la multiplicité de ses enfants, de la difformité des Cyclopes, de la férocité des Centimanes et de la force prodigieuse des Titans, les enchaîna dans de noirs abîmes et les confia à la garde d'un dieu ténébreux qui habitait les profondeurs de la terre. Saturne l'un des Titans, trouva seul grâce devant son père, Tellus qui aimait tendrement tous ses enfants arma Saturne d'une faux fabriquée avec le

fer tiré de son sein ; Saturne frappa son père du tranchant de sa faux et du sang qui jaillit de cette blessure et dont les gouttes tombèrent sur la surface de la terre naquirent les géants, les nymphes des bois, et plus tard les Furies. La souveraine puissance qui appartenait de droit à l'aîné des Titans fut cédée à Saturne à condition que celui-ci dévorerait les enfants mâles qui naîtraient de lui. Marié à sa sœur Cybèle, Saturne exécuta cette condition parce qu'un décret du Destin lui avait appris qu'un de ses fils le détrônerait.

Savoir Vivre.

LES DIFFÉRENTES MANIÈRES DE SALUER.

Il est clair que le temps est passé du "salut prosterné" (côté des hommes), et que les femmes, elles-mêmes, ne peuvent plus guère faire ces gracieuses révérences "à la duchesse," qui étaient le complément obligé de la poudre et des paniers. Mais notre époque affairée et sans-gêne arriverait à supprimer la plus élémentaire salutation, si l'on n'y prenait garde.

Encore une fois, je sais bien qu'on ne peut plus aborder les femmes comme on le faisait autrefois, en s'inclinant très bas, une main sur le cœur, tenant de l'autre un feutre dont les plumes balayaient le sol. Il suffirait de fléchir la tête et le buste avec toute la désinvolture dont on est capable, mais aussi avec une nuance de respect véritable. Ce jour où l'on saurait saluer une femme, on comprendrait comment on doit la traiter, et en même temps, on aurait appris comment on approche un homme âgé, un supérieur, un inconnu.

Il faut bien convenir que ce relâchement de l'étiquette, en ce qui concerne le salut masculin, est venu peu à peu par la faute des femmes. Elles ne daignent pas, la plupart du temps, répondre au salut courtois que beaucoup d'hommes leur adressent encore, en entrant dans le lieu public où elles se trouvent. Dans le monde, je ne vois pas non plus pourquoi la femme reste toute raide devant l'homme qui s'incline devant elle. Croyez-moi, mesdames, ployez gracieusement le cou, un peu aussi le buste, les manières des deux sexes y gagneront.

Du reste, même entre elles les femmes s'abordent d'une bien singulière façon. Elles s'adressent un sec petit coup de tête, importé des Îles Britanniques, qui est aussi peu aimable et aussi absurde que possible. Les vraies femmes, qui seront toujours les plus distinguées, s'inclinent instinctivement, avec les adorables ondulations des corps souples. Celles-là regrettent la révérence, qui leur siérait à ravir.

Une jeune femme qui salue une femme âgée doit s'incliner assez profondément et nuancer son abord d'un air de déférence. — Dans ses rencontres avec un homme âgé, il lui faudrait s'arranger pour saluer *presque en même temps* que lui.

Un jeune homme, un homme encore jeune ne

salueront pas un vieillard comme un camarade ; on ne se découvre pas pour un supérieur de la même façon que pour un collègue ; sans aucune servilité, on témoigne en toutes rencontres et par toutes ses manières, qu'on n'oublie pas la distance...hiérarchique existant entre ce supérieur et soi. (Rester à sa place est la meilleure des dignités.)

On ne salue pas davantage un inconnu comme un ami, on met dans son abord une certaine gravité.

Les nuances composent presque tout le savoir-vivre. Écoutez la fin de cette leçon du vieux Vestris (*le diou dé la dansé*) au prince de Lamarck. (Il venait de lui apprendre à saluer les impératrices les landgraves, les dames d'honneur, la connétable de France, les jeunes gentilshommes, etc.) :

— "A présent, monsieur, descendez de quelques degrés, rendez le salut à un fameux virtuose, saluez *libéralement*.

"Prenez garde, ne vous pressez pas. Représentez-vous le vieux Vestris qu'on applaudissait hier, qui montait aux astres, voyez en lui un grand artiste ! Saluez, mon prince, saluez... un peu plus bas." — Je n'ai pas osé citer tout entière cette jolie leçon, qu'on pourrait intituler le langage du salut.

Mais je veux encore proposer un autre exemple, aux jeunes femmes, cette fois, leur dire avec quelle grâce les Turques (et toutes les mahométanes, je crois) s'abordent entre elles. Elles portent la main au cœur, aux lèvres, au front, ce qui signifie : Je vous suis dévouée de cœur, de bouche et de pensée. Cette charmante salutation est à méditer.

Un homme ne risque jamais rien à soulever son chapeau, en entrant dans un lieu public, voiture, wagon, salle d'attente, etc. Cette marque de politesse est *due* lorsqu'il y trouve des femmes. Celles-ci répondent par une légère inclination de tête, les individus du sexe fort touchent au moins leur couvre-chef.

Un homme bien élevé, venant à rencontrer, dans un escalier, une femme, — connue ou inconnue, — s'efface le long de la muraille pour la laisser passer et se découvre en même temps. On en agit ainsi pour n'importe quelle *jupe*, c'est-à-dire que ce soit une ouvrière ou une marquise, une figure laide ou belle, une femme jeune ou vieille.

Le prince de Ligne, président du Sénat belge, découvrait sa tête blanche devant toutes les filles de basse-cour du château de Bel-Ceil, et un marquis de Lévis, octogénaire et souffrant, ne manquait pas de s'appuyer contre les murs, incliné, quand il rencontrait, dans les corridors, la jeune demoiselle de compagnie de sa femme. L'orgueilleux Louis XIV enlevait son chapeau empanaché devant une blanchisseuse.

Ces personnages peuvent servir de modèle en fait de politesse; on ne s'étonnera donc pas qu'un homme âgé ou considérable, venant à rencontrer un homme jeune ou dans une position sociale inférieure, salue le premier, ce jeune homme, cet homme peu important, si celui-ci a une femme à son bras, cette femme fut-elle jeune, pourvu qu'elle ait une tenue décente et un maintien convenable.

Lorsqu'un homme croise dans la campagne une ou plusieurs femmes inconnues *non accompagnées*, il doit les saluer, mais sans fixer les yeux sur elles. Ce salut signifie : Dans cette solitude, ne craignez

rien de moi, je vous protégerais, je vous défendrais au contraire.

Par contre, en pleine rue, à la promenade, dans un lieu public, l'homme attendra que la femme qu'il connaît lui sourie *des yeux* pour se permettre de la saluer. En effet, elle peut avoir des raisons pour qu'il conserve, à son égard, les façons d'un inconnu.

Quelques hommes s'imaginent qu'on ne doit pas saluer une femme qu'on rencontre dans la rue le matin. Ils font mine de ne pas l'apercevoir.

Ils donnent pour raison que, la dame étant vêtue en *trottin* et se trouvant dehors "à une heure invraisemblable" (tandis qu'une fausse élégance la représente à peine éveillée, dans des flots de baptiste, de rubans et de dentelle), elle serait fâchée d'être reconnue. Mon avis est que c'est là une *chinoiserie*, du pschutt et qu'une femme habillée simplement, à une heure matinale, étant absolument correcte, il ne saurait pas lui être pénible d'être vue, même par le roi de la fashion.

LITTÉRATURE

MES lectrices entendent souvent mentionner le nom des psychologues modernes, discuter leurs livres qu'il n'est pas permis à toutes de lire et par conséquent de juger par elles-mêmes.

Voici une définition d'un célèbre médecin et homme de lettres français, qui donnera une idée de la littérature à la mode : la psychologie.

On attribue généralement l'innovation de cette méthode à l'auteur de *Mme Bovary*, Gustave Flaubert qui écrivit ce roman, modèle du genre, en 1857, mais c'est virtuellement Chateaubriand, écrivain de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe, qui est le chef de l'école des écrivains d'analyse, si florissante aujourd'hui.

Cette définition du Dr Maurice de Fleury éclairera les jeunes filles, auxquelles de sages parents interdisent la lecture de certains ouvrages contemporains, sur le motif de leur sévérité :

" Pareils à ces médecins—Dieu merci de plus en plus rares—qui ne s'intéressent à rien qu'à la description du mal, à la trouvaille des symptômes,

et se soucient fort peu de guérison, les moralistes d'aujourd'hui se préoccupent seulement de montrer combien est profonde leur science du cœur humain; et leurs livres, qui nous révèlent jusqu'à quel point nous sommes des malades, nous laissent là, en oubliant tout à fait de nous dire s'il existe un moyen qui puisse nous guérir.

Dans le métier de médecin, c'est un devoir professionnel de ne jamais révéler au malade la gravité de son état, à moins que ce ne soit impérieusement utile pour le contraindre à se laisser guérir. Mais que penser du docteur qui dirait " Monsieur, vous avez un cancer; le cancer ne pardonne pas; aucune intervention humaine ne pourra vous tirer de là; veuillez seulement remarquer combien ma sensibilité est grande, car je suis fort apitoyé par l'affreux sort où je vous vois... mes visites coûtent deux louis."

À cela près que les romans modernes ne coûtent que deux francs soixante-quinze, les consultations qu'ils donnent sont à coup sûr, aussi peu profitables, et d'une égale cruauté.

De cette insuffisance de la morale littéraire, M.

Bourget a eu conscience si nette, que ses dernières œuvres, concluent catégoriquement à la nécessité de la morale catholique.

Un jour, je causais avec lui de la passion redoutable qui s'appelle la jalousie, et que *Mensonges*, *Terre promise* et *Cosmopolis* nous dépeignent sous ses divers aspects de la façon la plus poignante et la plus juste. Et je disais au jeune maître :

J'ai deux observations de jalousie, deux cas que j'ai soignés et bel et bien guéris. L'hygiène de l'âme est autre chose qu'un vain mot, et le médecin peut beaucoup...

Mais lui de m'interrompre, et, me mettant une main sur l'épaule :

—L'hygiène de l'âme, elle existe depuis longtemps ! C'est la religion, la religion catholique, en laquelle il faut croire et qu'il faut pratiquer. Se confesser, prier, cela seul, entendez-vous bien ? cela seul est capable de nous sauver de tels tourments...

J'ai déjà eu occasion de vous dire que la licence de la forme des plaidoyers de M. Paul Bourget pour arriver à ses conclusions morales, mettent ses livres hors de la portée de la plupart d'entre vous. L'abbé Taconet dans *Mensonges*, est un auguste personnage dont la sainteté sert pour ainsi dire de repoussoir à l'odieuse corruption des autres. Le caractère de cette âme pure plane comme une abstraction dans l'ouvrage qui détaille les vices d'une crapule dorée, et l'on ne peut arriver à cet ange sans coudoyer une foule de scélérats. Certains livres de Feuillet sont ainsi : excellents dans le fond ils pèchent quelquefois par la hardiesse des moyens.

Il est arrivé à Guy de Maupassant moins convaincu et moins consciencieux que ces deux derniers, d'écrire, par fantaisie peut-être, un roman qui se trouve être une thèse éloquente en faveur d'une vie vertueuse.

Mais ces livres "pavés de bonnes intentions," sont dangereux pour la généralité des cerveaux féminins dépourvus de la faculté de synthétiser, inaptes à embrasser une vue d'ensemble et à tirer tout seuls d'un raisonnement compliqué, la conclusion logique. Ils sont tout particulièrement pernicieux à celles qui ne cherchent dans la lecture qu'un plaisir passager et des émotions nerveuses.

Paul Bourget, l'un des plus sérieux parmi les écrivains analystes de l'école française, a démontré dans son fameux livre "Le Disciple," le danger d'une philosophie qui fonde des doctrines dans un complet désintéressement du bien de l'humanité :

Un jeune professeur ayant adopté de bonne foi les théories philosophiques d'un de ces jongleurs de la pensée humaine pour lesquels il n'y a ni vice ni vertu, et s'étant avisé de mettre en pratique ces principes, a été conduit à transgresser toutes les lois morales et civiles, ces garanties du bonheur des peuples. Pour avoir tenté d'expérimenter les idées de son maître il est devenu un monstre passible de la cour d'assise.

M. F. Brunetière, le nouvel élu de l'Académie, au cours de l'étude qu'il fit du *Disciple* dans la *Revue des Deux-Mondes* lors de l'apparition de ce livre, donna encore un plus grand développement à l'argumentation de son auteur. Il flétrit le système des psychologues qui, moins scrupuleux que Paul Bourget, étudient, exposent et dissèquent sans but moral,—*pour l'art* (selon le terme consacré)—les misères de notre pauvre humanité : "Tout ce qu'ils nous mettent aux yeux, disait l'éminent critique à peu près en ces termes, avec indifférence et sans rien blâmer, c'est comme s'ils nous disaient, non pas peut-être qu'ils l'approuvent, mais à tout le moins qu'ils le trouvent naturel et acceptable."

Et voici comment les pires exemples présentés avec une coupable impartialité aux jeunes, aux faibles, aux inexpérimentés, pervertit chez eux le sens moral.

Pour terminer cette petite digression, nommons les plus remarquables d'entre les psychologues modernes. Ce sont parmi les morts : Chateaubriand, Balzac, Stendhal (Henri Beyle) Flaubert Feuillet Maupassant et au nombre des vivants : A. Dumas fils, Bourget, Alp. Daudet, les de Goncourt, etc.

∞ Les théâtres en France sont envahis par les étrangers. Au Grand-Opéra, c'est la *Valkyrie* de Wagner qui n'a pas eu les prologues tumultueux de *Lohengrin* lors de la production à Paris de ce chef-d'œuvre du maître allemand, en 1891. On se battit à la porte de l'Opéra aux trois ou quatre premières représentations de *Lohengrin*. Ces émeutes étaient le fait de quelques chauvins, protestant contre l'honneur accordé à un ennemi

et révoltés à la pensée que des mains françaises allaient applaudir le génie d'un allemand.

L'éclectisme de l'esprit français a triomphé d'un fanatisme outré, et c'est aujourd'hui non seulement la musique de Wagner à laquelle on bat frénétiquement des mains, mais c'est la littérature incendiaire d'un jeune écrivain socialiste allemand qu'on vient de glorifier sur l'une des scènes parisiennes.

On se doute que les féroces revendications d'un socialiste n'ont rien de folâtre. Le but du drame est de nous prouver que, dit Francisque Sarcey :

“ L'ouvrier est horriblement malheureux, qu'il ne gagne pas de quoi manger et que, quand l'homme a faim, il se révolte, pille, brûle et tue. C'est là une vérité de fait, la seule que l'auteur berlinois ait prétendu mettre dans son jour. Et déjà il me semble que son œuvre, à ne constater qu'une vérité de fait, sans indiquer même comment on pourrait lutter contre cette fatalité de la misère, perd en grandeur ce qu'elle va gagner en intensité. Les tableaux qui vont se succéder sont très âpres, très violents, ils accablent l'imagination et serrent le cœur ; mais l'émotion qu'on ressent a quelque rapport avec celle qu'on éprouve à voir en plein fleuve sombrer un bateau tout plein de passagers, à qui l'on ne peut porter secours. Elle est poignante, elle n'est pas artistique. C'est le corps qui parle au corps.”

Aussi le gouvernement prévoyant tout le mal que pourraient faire ces déclamations séditieuses, a-t-il interdit la continuation des représentations des *Tisserands* au Théâtre Libre. M. Antoine cependant, encouragé par le succès de la pièce allemande a, dit-on, l'intention d'ouvrir la saison prochaine avec le *Lever de soleil* du même auteur.

A ce sujet, la *Nouvelle Presse Libre*, de Vienne, fait ces remarques tant soit peu ironiques :

“ M. G. Hauptmann a accompli ce prodige que les journaux français s'occupent sérieusement de la littérature allemande et qu'un homme qui veut, aujourd'hui, être bien coté sur les boulevards ne doit pas seulement siffloter l'Incantation du feu de la *Valkyrie*, de Richard Wagner, mais doit encore savoir que Schiller et Heine ont existé.”

Au théâtre des *Bouffes Parisiens* une société de jeunes hommes de lettres a convié l'élite des écrivains français à la représentation de *Pelléas et*

Mélisande, œuvre d'un belge, M. Maeterlinck toute imprégnée d'un mysticisme vague et incohérent. La manière d'écrire dont cette pièce est un échantillon, s'appelle la littérature symboliste. C'est une succession de tableaux et de phrases inexplicables, qui ne tendent qu'à faire naître dans l'âme du spectateur des impressions fortes de mélancolie intense, d'effroi ou de charme poétique, de grâce fraîche et naïve. On sait que cette forme ou ce déguisement de l'art existe aussi en peinture. S'est-on assez moqué des tableaux symbolistes. Dans une pièce de Meilhac, un artiste de l'école symboliste offre en vente un tableau dont le haut est d'un jaune nuancé rappelant vaguement un coucher de soleil, la partie inférieure offre une dégradation de tons bleus ; le rapin, famélique fait valoir son œuvre à un acheteur.

— Mon tableau a cela d'original, plaide-t-il, que vu de cette manière il représente le ciel et la mer. Maintenant si, fatigué de contempler toujours la même perspective, vous voulez bien renverser le cadre (il exécute lui-même le mouvement qui met le bleu en haut et le jaune en bas) vous avez le désert et le ciel !

Alors le client de répondre après un moment de réflexion :

— Ma maison n'est pas grande, je ne prendrai que la moitié de votre toile. Faites porter le ciel chez moi.

M. Schurman, un ancien impressario, vient de publier les *Tournées artistiques*, portant en sous titre : la *Patti, Sarah, Coquelin*. Il n'y a rien de plus amusant. M. Schurman, qui s'est retiré des affaires, livre le secret de ses trucs, et et il conte sur ses pensionnaires des anecdotes à faire pâmer de rire. Je crois bien, entre nous, que ces histoires sont un peu arrangées pour l'effet. Mais le comique en est irrésistible.

Métcore.





Miss Maud Gonne.

M. Masson Forestier dans un livre publié sur l'Irlande parle en ces termes de la vaillante fille qui a fait en France une série de conférences en faveur de ses malheureux compatriotes :

La Valléda d'Irlande, Miss Maud Gonne, venait de terminer sa conférence. Jamais la grande salle de l'Hôtel de Ville de Rouen n'avait vu pareille affluence de public, de dames surtout.

Si longues et si chaleureuses avaient été les acclamations des auditeurs quand la jeune étrangère, succombant à la fatigue, avait dû s'arrêter, qu'on sentait encore dans l'air comme les frémissements d'âme de cette foule. La race normande, d'ordinaire froide et maîtresse d'elle-même, n'avait pu résister cette fois : elle s'était livrée toute entière.

L'argent pleuvait dans les grands plateaux, disposés sur des chaises au bas de l'estrade devant la gracieuse Irlandaise. A voix basse, en passant, on échangeait des impressions, on se disait la surprise de tant d'éloquence. Et quelle énergie, à son âge, seule, et sans aucun des siens auprès d'elle ! On s'étonnait de ne plus retrouver dans cette physionomie, maintenant douce et souriante, rien de cette

flamme farouche du regard, de cet air tragique que Maud Gonne avait tout à l'heure quand elle disait le long martyre de sa race, et ces milliers de malheureux paysans trouvés morts dans les fossés des routes, ayant aux lèvres une bave verte... ils avaient mangé de l'herbe avant de mourir de faim ! Sa voix n'avait plus — ni ces accents de douleur poignante avec lesquels elle avait laissé tomber dans le grand silence de la salle ces mots saisissant : " Ainsi l'Irlande a enduré ce que dans son *Enfer* l'imagination effroyable du grand poète florentin n'avait pu concevoir : le supplice infligé à des innocents... à des enfants." — ni le vibrant enthousiasme avec lequel elle s'était s'écriée en terminant : " Au nom de ceux qui ont tant souffert, au nom de ma pauvre Irlande, je viens demander justice à la nation qui est la conscience du monde ! "

Le public s'enhardissait. Les uns risquaient en passant quelques discrètes félicitations. D'autres sollicitaient de la jeune fille un peu du trèfle (*shamrock*), fleur symbolique d'Irlande qui garnissait le superbe bouquet offert à Maud Gonne par deux amies de Rouen.

— Volontiers ! mais comme je n'en ai pas beaucoup je n'en donnerai qu'aux dames.

Aussi, tous les admirateurs qui insistèrent pour obtenir, même la plus mince brindille de shamrock, en furent-ils pour leurs frais.

Entre temps, miss Gonne conversait avec le spirituel conseiller F..., un type accompli — rare aujourd'hui — du magistrat galant homme, fin complimenteur de jolies femmes. L'Irlandaise lui disait de ce ton enjoué et rieur qui est bien de sa race : « Quelle figure feraient les journaux tories, eux qui racontent chaque matin à leurs lecteurs que la société française me bat froid, me traite en déclassée, s'ils me voyaient sur cette estrade entourée de l'élite de votre ville ? »

Elle s'interrompit pour faire un signe de tête doucement négatif à un officier d'infanterie qui demandait un petit trèfle.

— Non, non, pas aux messieurs !

Miss Maud Gonne a vingt-six ans. Elle est fort jolie, comme on peut en juger par notre portrait.

Un journaliste lui a demandé les motifs de sa présence à Paris.

— Je compte, a dit Miss Gonne, organiser de nombreuses conférences. Mon but est d'appeler la pitié sur nos infortunés prisonniers politiques ; les traitements qu'ils endurent sont horribles. Ils sont 19 — il en est parmi eux qui, depuis onze ans n'ont pas vu une figure amie.

« Croyez-vous que la mort n'est pas préférable, à semblable régime ? — Nous voulons l'amnistie, et nous l'aurons.

« Et dans les yeux de miss Gonne passe un éclair d'indignation et de douleur.

« L'un des moyens les plus énergiques et disons-le, les plus efficaces de l'Angleterre pour obtenir la disparition morale du peuple Irlandais, c'est la servitude intellectuelle. Dans les ténèbres de l'ignorance presque absolue, on sera maître de l'île sœur. On frappe à la tête pour atteindre le cœur.

Aussi, miss Gonne au cours de son prochain voyage en Irlande, compte-t-elle jeter les bases d'une vaste « Ligue de l'éducation en Irlande. » Elle créera des bibliothèques permettant aux jeunes Irlandais de travailler, de s'éclairer sur les différentes phases de leur histoire.

SOLUTIONS

DU No. 7.

ARITHMÉTIQUE AMUSANTE

LES TRAINS.

Le train rencontre *treize trains* en mouvement, en ne comptant pas celui qui arrive quand il part de New-York, et celui qui part quand il arrive à San-Francisco.

Le croisement est rendu visible au moyen des lignes d'un dessin graphique.

Il voit donc *quinze trains*, les heures de départ et d'arrivée étant exactement les mêmes, et il n'en verrait que quatorze sans l'unité des heures.

LES CINQ INITIALES.

M.

Mahomet. La Mecque. Médine. Musulmans. Mosquée.

ERREURS D'IMPRIMERIE.

No 1. — Démosthène. Étude. Caverne.

No 2. — Jour. Luire.

DU No. 8.

GASTRONOMIE.

LE POTAGE A LA REINE.

Quelle est l'origine du *Potage à la Reine* ?

ÉNIGME

Sur le sol je promène l'ombre :
Je me pose sur le front sombre :
Je suis dans la tasse de thé,
Dès que le lait est ajouté.

REBUS GRAPHIQUE.

	Vent	Rire	
Laon	Riz	Voir	Sam R
	Faon	Voir	

EPITAPHE.

Pour qui fut composée cette *Épitaphe* épigrammatique :

Ci-git cet homme trop célèbre,
Ce calculateur sans égal,
Qui, par les règles de l'algèbre,
A mis la France à l'hôpital.

LA MODE



Une maison parisienne, bien connue par son élégance, vient de créer des costumes qui se porteront aux eaux et aux bains de mer. Ils se font avec un certain coutil anglais écru, crème ou blanc doublé de blanc. Ce tissu, extrêmement solide et fort n'a pas besoin d'être doublé. On en forme des jupes mi-cloches ras terre avec piqûres dans le bas et jaquettes (gilets) assez courtes et serrées à la taille tombant droit devant et sous lesquelles on met une chemisette de toile ou de soie. On en fait aussi en piqué, nankin ou blanc, avec veste torréador à revers. Pour jeunes femmes et jeunes filles je ne sais rien de plus pratique puisque ces costumes se lavent comme un linge.

Bretelles d'Orvalle. Sur une robe de grenadine, de zéphir, ou même d'indienne fond blanc à pois ou dessins de couleur on dispose un ruban de mohair, de velours de soie, ou de satin, large de trois doigts au plus de la couleur des pois ou du dessin. Ce ruban fait d'abord le tour du cou, se croise devant au bas du col et descend sur la poitrine; il forme deux pinces à la taille, passe sous

les bras, enserre la taille derrière, avec nœud de côté, boucle et deux pans (pendants,) un tombant aussi bas que la robe, l'autre de moitié plus court. Assez facile à faire cette bretelle demande cependant un goût extrême pour l'épingler car on l'épinge sur la robe avec des épingles à tête de perle, une broche la retient au cou devant, une derrière le col, une épingle spéciale sur le côté gauche retient le nœud avant de faire les coques.

Une robe simple devient de suite élégante par l'addition de ce ruban qu'on peut élargir ou rétrécir à volonté.

FIG. 1. Robe en alpaga changeante mousse et cerise.

FIG. 2. Robe en faille vieux rose recouverte de guipure bise. Manche faille vieux rose. Poignets recouverts de guipure bise. Collet en velours noir avec pointe de guipure d'Autriche crème. Chapeau orné d'ailes roses.

FIG. 3. Robe en crêpe de Chine jaune pâle plissé. Entre deux guipures crème sur le corsage. Ceinture velours émeraude. Capote velour émeraude et touffe boutons d'or.

PAGE DES ENFANTS.

LA BOUTIQUE A UN SOU.

NE méprisons aucune industrie. La plus humble a ses enseignements. Pourquoi lorsque tant de somptueuses vitrines voudraient m'attirer, que les jouets provocants m'appellent derrière les glaces resplendissantes, m'arrêtai-je de préférence devant ce modeste étalage éclairé par deux bougies dont la flamme vacille dans leur tulipe de verre ? C'est tout d'abord que je hais les joujoux riches.

Que peuvent apprendre à nos enfants, sinon le goût malsain du luxe et de l'ostentation, quelle idée peuvent leur suggérer, sinon celle de l'argent jeté follement à de ruineux caprices, ces polichinelles qui portent dans leurs bosses la nourriture de dix familles ; ces élégants huit-ressorts qui ne roulent pas mieux qu'un simple chariot ; ces jouets-savamment compliqués, qui laissent à la mécanique toute l'œuvre de leur intelligente direction ; enfin et surtout ces poupées vêtues de soie et de satin qui regardent insolemment les passants, la jape retroussée et le binocle à l'œil ? Combien de mères consentiraient à recevoir, si celles-ci avaient quelques pouces de plus, les poupées effrontées qu'elles n'hésitent pas à donner en société à leurs filles ?

La poupée de la boutique à un sou est, j'en conviens, aussi peu vêtue qu'une naturelle des îles de l'Océanie ; mais cette nudité n'a rien d'immoral : au contraire ; elle est seulement un éloquent appel à l'habileté précoce des doigts de la future " petite maman." Quelle supériorité au point de vue de l'éducation chez cette poupée-là ! Et comme elle se met obligeamment à la portée de toutes les bourses !

— Voyez, s'égosille à crier le marchand à travers le froid et la bise, tout est à un sou la pièce, faites vot'choix dans la vente !

A côté de lui, une femme surveille les achats, reçoit et rend la monnaie, non sans jeter de temps à autre un coup d'œil au bambin qui donne déjà en fausset l'écho du cri paternel. De par ces humbles jouets, la famille aura le soir une somme rondelette dans sa maigre escarcelle. Est-ce que cette pensée ne vous la rend pas intéressante déjà, la boutique à un sou ?

En vérité, devant la boutique à un sou, je me demande qui peut rester indifférent. En est-il une plus originale, une plus riche même dans sa sim-

plicité ? C'est la boutique encyclopédique ; il n'est rien, remarquez-le, qui ne s'y trouve. L'agréable y est jeté pêle-mêle avec l'utile.

Ici un alphabet ou une croix de plomb pour le studieux, là une bourse pour l'économe, un sifflet pour le tapageur, des cartes pour le joueur, une cigarette de camphre pour le malade, un étui pour l'ouvrière et un miroir pour la coquette.

Quant aux jouets, vous les connaissez ; tous sont classiques. Les générations se sont transmis de l'une à l'autre, avec un singulier respect, leurs immuables. Tels ils ont été dans vos mains comme ils ont été dans les miennes, tels ils furent dans les mains de nos pères ; et c'est une des raisons qui font que je les aime, car je retrouve en eux comme un parfum d'autrefois, et je me souviens des joies sans mélange qu'ils ont causées à si bon compte à mon enfance.

Voici la ferblanterie et la poterie en miniature, parmi lesquelles je retrouve le vase à rebords et à anses, qui a fait de tous temps les délices de la jeunesse gauloise. Voici le singe articulé, toujours prêt à faire la culbute au sommet de son bâton ; voici l'ingénieux serpent de bois qui ondule avec tant de souplesse, et la grenouille à ressort qui saute si bien. Voici la crécelle bruyante et les maréchaux ferrants, dont les marteaux alternent si brillamment sur l'enclume, et le cavalier sans jambes, dont le cheval porte un sifflet si malhonnêtement placé.

Ces derniers joujoux sortent tous trois des fabriques de Liesse la Liesse du pèlerinage, qui a encore la spécialité des moulins rouges et celle des baguettes de tambour à cinq francs Liesse, en vieux français, signifie joie : un nom prédestiné et Je ne sais rien de plus flambant que les couleurs liessoises. Où les artistes du pays vont-ils chercher les tons furieux dont ils illuminent leurs produits ? Leur jaune rayonne, leur rouge flamboie, leur bleu éclate. On se persuade difficilement que le feu ne prend pas de temps en temps à leurs pinceaux.

Comprenez-vous ce bon pays qui passe son existence entière à exécuter des crécelles, des cavaliers de bois, des maréchaux ferrants, des moulins et des baguettes de tambour ! Il n'y a pas bien longtemps que les pauvres diables, livrés à cette industrie, étaient encore à la merci d'en-

trepreneurs qui les payaient en nature. Ils avaient un compte perpétuellement ouvert chez le patron, et celui-ci leur fournissait, au taux qu'il lui plaisait les matières premières : bois et couleurs, et jusqu'au objets de consommation : pain, sucre, café, savon, etc. Au jour de l'an, un menu cadeau tenait lieu de règlement de compte. Ce régime du bon plaisir est heureusement changé.

Maintenant les ouvriers de Liesse travaillent pour des maisons parisiennes qui les paient en argent, et se contentent de leur fournir le bois de tilleul qu'elles achètent par coupes de deux ou trois mille arbres.

Le petit poupard de carton à un sou, sans bras ni jambes, avec la tête peinte, la bouche en cœur, trois cailloux dans le ventre, et les yeux bleus, est un produit des environs de Villers-Cotterets. Cette pauvre petite industrie, acclimatée depuis vingt-cinq ans dans le pays, y a porté dans les classes nécessiteuses un certain bien-être. Les braves poupards ! cela ne les fait-il pas aimer un peu ? Villers-Cotterets ne nous les envoie pourtant que façonnés de colle et de papier gris ; c'est à Paris qu'ils reçoivent leur séduisant coloris.

Quel prix ce joujou peut-il être payé à ceux qui le fabriquent ? Ce que je sais, c'est que le marchand en gros les revend à raison de six sous la douzaine aux petits détaillants. Jugez par là de ce que l'ouvrier *créateur* doit recevoir.

La petite montre d'étain s'ouvrant, avec un verre bombé et les aiguilles mobiles, et qui passe trente-deux fois dans la main de l'horloger pour rire, se vend des mêmes aux mêmes huit sous la douzaine. La montre de cuivre estampé, avec sa chaîne de coton jaune mêlée de fils d'or, se donne encore à un sou meilleur marché. Les flambeaux de plomb ne valent pas plus de quatre sous la douzaine, et le sifflet pas plus de deux sous. Il se fabrique des mirlitons depuis trois sous la douzaine, toujours chez les marchands en gros, les devises comprises, qui s'achètent par feuilles chez les papetiers de la rue Saint-Jacques. Trois sous la douzaine, c'est encore le prix des "foi, espérance et charité" en acier, avec l'anneau qui les réunit, soit un liard pour les quatre objets ensemble.

Toutes ces petites merveilles du bon marché se font à Paris ; et il y a beaucoup de gens qui en vivent. On l'assure au moins. Il y en a beaucoup

qui en meurent. La plupart n'ont pour gîte que des taudis infects : vers les hauteurs de Romainville, il est de ces fabricants de plaisir qui remettent dans des huttes construites avec de la boue.

De modestes employés cherchent encore dans la confection des joujoux à bas prix un petit supplément à leur maigre salaire. La tête dans les mains, ils poursuivent ardemment la recherche du joujou nouveau, le joujou d'actualité dont ils iront céder le droit d'exploitation à quelque marchand en renom ; et tous les soirs, en s'endormant, rêvent qu'un jouet qu'ils ont découvert leur apporte la fortune.

Nos bimbolotiers fabriquent, toujours pour la boutique à un sou, de petits porte-monnaie en papier, à élastique, fort élégants, ma foi ; des bracclets de perles, avec une médaille, de petits chandeliers ou bougeoirs en verre filé, des jeux de patience, découpés par bottes à la scie circulaire, des cartes, des cerfs-volants, des cigares ou des pipes à musique, que sais-je encore ? Rien n'arrête ces intrépides travailleurs. Ils se font ferblantiers pour tailler des pelles, des pincettes, des écumoirs, des plats, des boîtes à lait, des cafetières ; fondeurs pour couler des médailles ou des timbales ; tisseurs pour faire au métier ces bourses longues, en coton de couleur, qui sont ornées de deux glands et de deux coulants d'acier. Du plus fin acier ? je constate et ne garantis rien. Ils se font verriers et confiseurs en même temps, pour fabriquer à la lampe avec des tubes de verre, ces petites bouteilles remplies d'anis, roses et blancs, qui ne sont souvent que du millet passé dans le sucre. Mais il y aurait mauvaise grâce à les chicaner là-dessus. Tout cela vaut huit sous la douzaine chez le marchand en gros, songez-y bien !

Je n'aurai garde d'oublier la boîte à dinette. Une boîte en carton, dont le couvercle est garni d'un verre, autour du verre du papier doré ; au fond de la boîte, un lit de ouate ; et, sur cette ouate, quelques ustensiles de table en fer blanc avec deux serviettes en papier dans leur rond. Huit sous la douzaine ? Toujours !

Les fouets d'enfants, à manche entouré d'une spirale de papier doré, sont exclusivement fabriqués à Paris par les Israélites. Pourquoi ? Ah ! voilà, je n'en sais rien.

C'est un bien pénible travail que la confection

de l'animal en papier mâché. Mâché est ici une façon de parler. Le fait est que l'ouvrier prend de vieilles rognures de papier et les pétrit dans l'eau jusqu'à en faire une espèce de pâte, qu'il tamponne avec le ponce dans un moule informe en plâtre, dont il garnit la paroi. Le moule est en deux morceaux, un pour chaque face de la tête. Quand les deux faces sont faites, l'ouvrier les soude; puis il trempe le tout dans un pot de peinture blanche à la colle, et, quand cette couche préalable est sèche, il tatoue l'animal à sa fantaisie; on lui recouvre le dos d'un tout petit carré de peau de mouton avec un cordonnet rouge au cou. Qu'en penses-tu, Florian? C'est d'un grotesque achevé. Moi, quand je les vois, ces pauvres petits moutons blancs, il me prend de terribles envies de rire — et de pleurer!

Huit sous la douzaine de seconde main? Parbleu!

Au fait, n'est-ce pas le prix auquel nos marchands en gros livrent les menus joujoux allemands qui, eux encore, nécessitent des frais de transport?

Les joujoux allemands de la boutique à un sou sont les pantins de bois peints, les mobiliers de bois, remarquables par leur ton rouge violacé, des lits, des commodes à portes mobiles et à tiroirs, des chaises rembourrées couvertes d'étoffes à fleurs, et puis encore des soldats à cheval, ou des quilles, ou une modeste bergerie, ou un ménage dans leur petite boîte ovale. En Allemagne, ces boîtes se vendent, non, se donnent, au prix fabuleux de trois francs ou trois francs cinquante la grosse, soit vingt-cinq à trente centimes la douzaine.

Dans le Tyrol qui fournit les joujoux de bois blanc, c'est mieux encore, ou pis que cela, si vous voulez. La poupée articulée à tête peinte, la petite poupée classique de deux à quatre pouces s'y livre à raison de 1 franc 45 centimes la grosse, juste un centime la pièce. C'est à ne pas croire. A un tel taux, on comprend que les coups de couteau sont comptés; aussi suffit-il du plus petit détail, le nez plus saillant, par exemple, pour augmenter la valeur de l'objet.

Vous voyez que ceux qui font ces joujoux si gais n'ont pas lieu d'avoir le cœur bien joyeux; mais ces joujoux doivent du moins à leur excessif bon marché d'être à la portée des plus maigres bourses.

Que les petits déshérités soient donc heureux de par la boutique à un sou! Allons, faites votre choix, braves parents, ne vous gênez pas! Si le petit bambin met bientôt en pièces les objets de son affection, la boutique n'est pas loin, et vous pourrez les renouveler sans que l'équilibre de votre budget s'en trouve jamais fort dérangé.

Les enfants cherchent toujours à savoir le secret de leurs joujoux; vous pourrez leur dire ce qu'il y a de tristesse et de misères au fond de l'objet qui les amuse. Ils comprendront par là qu'il n'y a pas ici-bas de petites choses, que l'argent est chose dure à gagner, mais que le travail et la persévérance triomphent de l'impossible.

Ah! c'est une grande moraliste que la boutique à un sou!

Paul Parfait.

ICI ET LÀ.

— *Une fête champêtre.* Les privilégiées qui ont à la campagne une belle pelouse autour de leur villa, peuvent donner à leurs amis une fête charmante dont le spectacle rappellera les toiles de Watteau. Nous en empruntons l'idée au *Home Journal*.

On construit en un endroit ombragé, une charpente en bois de la forme d'un parasol ou d'une tente. Un réseau de corde recouvre le léger édifice et sert à fixer les guirlandes de verdure et de roses employées pour sa décoration. Les roses constituent l'ornement topique de cette fête estivale. On ne saurait en user trop libéralement.

Les piliers intérieurs qui peuvent être nécessaire au support de la toiture en doivent être ornés également; les tables dressées sous les arbres en débordent, la porcelaine peinte portera même si c'est possible, la livrée de la *reine des fleurs*. Des guirlandes de feuillage mêlé de roses s'accrochent aux arbres et festonnent la balustrade des balcons. Les invitations pour cette agreste partie s'envoient un ou deux jours d'avance sous la forme d'ou bouquet ou d'une simple rose auxquels est attachée la carte de la maîtresse de la maison. Sur le revers de la carte un mot d'invitation est griffonné avec la date et l'endroit de la réunion. Cette

mention originale est ajoutée pour indiquer que les costumes sont sans cérémonie : *Très bohème*. On peut accepter en envoyant un panier des précieuses fleurs. Il est entendu qu'elles doivent jouer un rôle important dans la toilette des convives. Les femmes se mettent en rose ou en blanc, les hommes ont à leur boutonnière un bouton de rose et portent une cravate de couleur assortie.

On habille les enfants de nuances claires, rose, bleu, soufre ou rouge feu. Un large vase contiendra les plus belles roses qui seront offertes en récompense aux vainqueurs des jeux et tournois, de la journée. Une couronne de feuilles de roses est décernée au champion ou à la *championne*.

Un amusement bien en situation est celui-ci : Les invités se forment en deux lignes opposées. Une branche de rosier armée de toutes ses épines est donnée à ceux qui tiennent la tête de ces deux rangs. Il s'agit de faire passer le rameau fleuri et meurtrier de main en main jusqu'à la queue, et le plus rapidement possible. Le côté qui s'est le plus prestement acquitté de la périlleuse besogne est le vainqueur.

— *Conseils pratiques* :—La cire jaune et le sel rendront propre et poli comme du verre le plus rouillé des fers à repasser. Enveloppez un morceau de cire dans un chiffon, quand le fer sera chaud, frottez-le d'abord avec cette espèce de tampon, puis avec un papier saupoudré de sel.

Une solution d'onguent mercuriel dans la même quantité de pétrole constitue le meilleur remède contre les punaises, à appliquer sur les bois de lit, où contre les boiserie d'une chambre.

Le pétrole assouplit le cuir des souliers et des chaussures durcies par l'humidité et le rend aussi flexible et mou que lorsqu'il était neuf.

— Une opinion de M. Camille Flammarion :

L'état de l'atmosphère sur un point quelconque du globe ne peut encore être prédit par personne. La prévision du temps, même à courte échéance, devra être précédée par une observation générale de notre planète, de plusieurs siècles, peut-être. Si les astronomes peuvent calculer à coup sûr l'arrivée d'une éclipse aussi sûrement que le passage d'une étoile au méridien, c'est parce que la science astronomique date de plus de six mille ans. La météorologie date d'hier. Il faudrait faire --

et comparer — des observations tout autour du globe, y compris les océans, pendant une période suffisante pour démêler les forces diverses qui régissent l'atmosphère. Car ici, non plus, il n'y a pas de hasard, et le moindre nuage, le moindre souffle d'air obéit à des lois aussi absolues que le boulet de canon lancé dans l'espace.

Voici ce que le *Temps* de Paris dit de M^{me} Palmer dont nous avons donné le portrait dans le précédent numéro :

Une puissance, M^{me} Palmer. Dire qu'elle préside l'exposition féminine, n'est pas assez. Elle en est l'âme. C'est à elle qu'est due l'idée première, elle qui mit tout en œuvre pour rallier à son projet les plus hautes personnalités des deux mondes. Rien ne lui coûta : conférences, démarches, voyages. Elle parcourut l'Europe, interviewa les reines et les impératrices qui promirent leur adhésion ; elle visita les villes et les campagnes, l'atelier et la ferme, passa en revue les associations bienfaitrices, les asiles, les crèches, les écoles maternelles, vit les dames patronnesses, les directrices, les zélatrices, et de cette collaboration internationale une œuvre est éclosée, très complexe, très intéressante.

Son but, la présidente nous l'a révélé, le jour de l'inauguration, dans un discours-ministre, qui mériterait d'être cité en entier. Mais ces sortes de choses demandent à être entendues ; elles exigent le ton convaincu, le geste, et surtout le milieu spécial, la physionomie d'un auditoire où les visages ont pris soudain, parmi les fanfreluches, sous les chapeaux les plus tapageurs, une gravité sacerdotale. En résumé, nous dit-on, il s'agit ici moins de fonder une ligue émancipatrice et révolutionnaire que d'étudier en commun les moyens d'assurer aux déshéritées de la fortune le droit au travail, l'accès des industries diverses, une part plus équitable dans les salaires. On ne prétend point, comme feignent de le croire certains représentants du sexe fort, encourager chez la femme des ambitions déplacées, la détourner de son rôle de gardienne du foyer domestique : on revendique pour celles-là, et c'est le plus grand nombre, qui, précisément faute d'un intérieur familial, doivent renoncer à remplir jamais ce rôle enviable et paisible, la faculté de gagner honnêtement leur vie.

CUISINE.

GATEAU AU CHOCOLAT.

Cassez en morceaux trois tablettes de chocolat que vous mettez avec la moitié de leur poids de beurre assez près du feu pour que le beurre se liquéfie et que le chocolat se ramollisse. Mélangez parfaitement; ajoutez les jaunes de 3 œufs, 2 cuillerées de farine et un poids de sucre en poudre, égal à celui du chocolat.

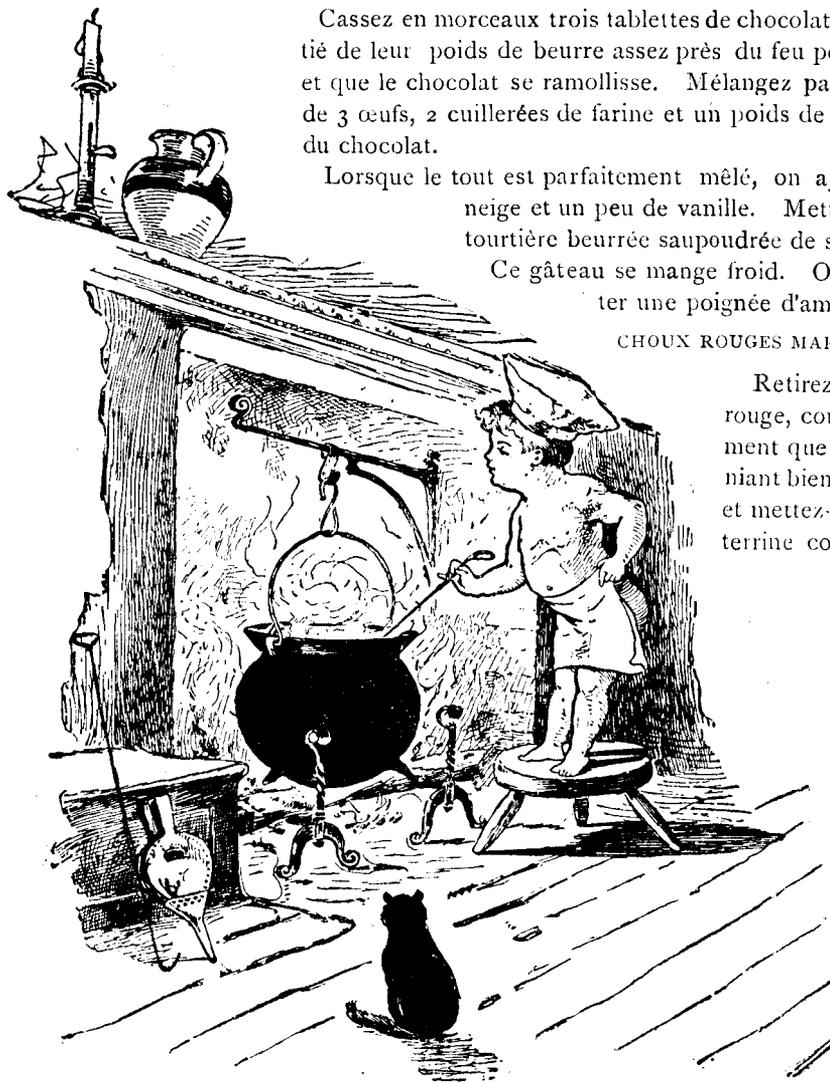
Lorsque le tout est parfaitement mêlé, on ajoute les 3 blancs battus en neige et un peu de vanille. Mettre cuire au four dans une tourtière beurrée saupoudrée de sucre.

Ce gâteau se mange froid. On peut, si on le veut, y ajouter une poignée d'amandes pilées.

CHOUX ROUGES MARINÉS POUR HORS-D'ŒUVRE.

Retirez les grosses côtes d'un chou rouge, coupez-le en lanières aussi finement que possible; mêlez-le, en le maniant bien, avec une poignée de sel gris et mettez-le serré et pressé dans une terrine couverte où vous le laisserez

quatre jours en ayant soin de le remanier tous les jours. Ensuite égouttez-le et mettez-le dans un pot de grès avec quelques petits oignons blancs confits, quelques clous de girofle, du piment et quelques morceaux de raifort. Faites bouillir du vivaigre et versez-le bouillant sur les choux rouges de manière à ce qu'ils en soient recouverts; lorsque le tout est froid, terminez le pot de grès et conservez en un lieu frais qui ne soit pas humide.



FONDU AU FROMAGE.

Prenez un quart de bon gruyère suisse, un quart de beurre très frais, six œufs frais, une tasse de crème de lait fraîche.

Râpez le fromage et faites fondre le beurre dans une casserole, séparez vos jaunes d'œufs des blancs que vous battez en neige; mêlez le tout: jaunes, fromage, crème et blancs en neige, que vous mettez dans la casserole au beurre; vous retirez celle-ci du feu et mettez votre mélange à cuire au bain-marie, (vingt minutes de cuisson suffisent.)

Hygiène.

LA CHEVELURE.

Que celle qui n'a pas envié le "manteau du roi" chanté par Musset se lève.

.... Cette chevelure qui l'inonde,
Plus longue qu'un manteau de roi.

Et, de fait, c'est une parure superbe que la nature accorde à ses privilégiées et qu'on doit savoir conserver, comme, au reste, il faut prendre soin des cheveux quelconques qui nous ont été donnés.

Pour être véritablement beaux, les cheveux doivent être abondants, longs, fins, lustrés. Mais si vos cheveux sont rares, courts, gros, ternes, ne désespérez pas d'atténuer un peu et même beaucoup leurs défauts, grâce à des efforts intelligents.

Toutes les qualités que nous avons énumérées ne suffisent pas encore à beaucoup de femmes, si cette belle chevelure est couleur aile de corbeau. Elles voudraient être blondes, comme toutes les femmes ou presque toutes les femmes charmantes ou fatales, dont l'histoire a enregistré la mémoire. Eve, dit-on, était blonde comme le miel ; les cheveux de Vénus ruisselaient en flots d'or sur ses divines épaules ; la chevelure de Cérès avait la couleur des moissons. La belle Hélène que les vieillards de Troie ne pouvaient regarder sans émotion, couronnait son visage adorable de cheveux blonds comme les blés mûrs. Salomé, qui demanda et obtint la tête de Saint Jean-Baptiste, avait des cheveux jaunes ; du moins, les vieux maîtres, la peignaient blonde comme les jeunes filles juives de haute naissance. Lucrèce Borgia, lady Macbeth, la meurtrière, Mary Tudor, la sanglante, étaient blondes. La reine *Bee* (Elizabeth) avaient des cheveux rouges. Blondes aussi, Catherine et Marie de Médicis.

Cousin nous décrit ainsi les cheveux de son adorée duchesse de Longueville : "D'un blond cendré, de la dernière finesse. Ils descendaient en boucles abondantes, ornaient l'ovale gracieux de son visage et inondaient d'admirables épaules."—Blonde encore Anne d'Autriche ; blonde Mme de Sévigné, dont la coiffure est restée célebre ; blonde la douce La Vallière.

Les cheveux blonds de Marie-Antoinette et de Mme de Lamballe auraient suffi à les faire belles. Mme Emile de Girardin eut aussi une chevelure blonde remarquable. Une des beautés de l'Impératrice Eugénie était ses cheveux d'un blond... hardi.

J'avoue que je les trouve jolis ces cheveux clairs, cendrés, dorés... ou enflammés. Et ce goût était partagé, dès l'antiquité. Les Grecques du temps de Périclès lavaient leurs cheveux à l'eau de lessive, pour les décolorer, et les frottaient ensuite d'une pommade faite de graisse de chèvre, de cendres de hêtre et de fleurs jaunes. Puis elles les laissaient flotter sur leurs épaules pour les sécher. Les Germains étaient fiers de leurs cheveux blonds et ceux qui n'avaient pas reçu de la nature cette couleur de chevelure, avaient recours à l'art pour se la procurer. Le lavage à la bière était réputé efficace pour blondir, ou l'enduit de chaux. Les dames romaines maudissaient leur chevelure sombre et Ovide raconte qu'elles couvraient leur tête de perruques blondes achetées à haut prix en Germanie. On sait à quels soins, à quels supplices se soumettaient les Vénitiennes pour donner à leurs cheveux foncés la teinte ardente, cuivrée, qu'on appelle le blond Titien.

Aujourd'hui, quelques femmes se font teindre savamment, scientifiquement en couleur acajou. —C'est affreux. D'autres déjà blondes, éclaircissent encore la teinte de leurs cheveux à l'aide de l'eau oxygénée. Les Anglaises se lavent les cheveux avec du rhum où elles ont fait infuser le fruit de la coloquinte, pour empêcher leurs cheveux de brunir avec l'âge.

Il paraît qu'autrefois (ce bienheureux temps d'autrefois !) il y avait beaucoup plus de blondes que de nos jours. Et voulez-vous savoir pourquoi, aux pays du Nord même, la chevelure fonce toujours plus, de siècle en siècle ? "Le ciel, dit un humoriste, avait envoyé sur la terre beaucoup de femmes aux cheveux d'or, pour charmer l'autre moitié de l'humanité. Ce que voyant, le diable, qui déteste les hommes, nous expédia des cuisiniers. Ceux-ci, avec leurs sauces et leurs ragoufts, ont désorganisé le foie humain, dont les

désordres se traduisent, extérieurement, par la teinte sombre de la chevelure.”

Sous cette plaisanterie, il pourrait y avoir une vérité.

Les femmes arabes et les sujettes du shah préfèrent la teinte sombre de la chevelure. Aussi teignent-elles encore leurs beaux cheveux noirs avec le henné. Les feuilles de cette plante réduites en poudre dans l'eau forment un cosmétique dont on enduit les cheveux avec soin. On enlève cette pâte par un lavage, à l'eau bleuie d'indigo quelques heures après et les cheveux gardent de cette application une couleur aurore pendant quelques jours.

Les Russes estiment par-dessus tout la chevelure nuance noisette. Ils prétendent que le Christ avait des cheveux de cette couleur.

La teinte *auburn* (marron clair) est très appréciée en Angleterre. Elle va bien aux frais visages des filles d'Albion.

LA COIFFURE.

Eh bien ! malgré ma préférence avouée pour les cheveux blonds, je ne conseillerai à personne de changer la couleur de ses cheveux, s'ils sont foncés ou noirs comme l'Érèbe. La nature donne à chaque visage le cadre qui lui convient. Il n'y a pas lieu de la reprendre ou corriger sur ce point.

Pour tirer bon parti de la chevelure qu'on possède, il suffit de bien choisir sa coiffure. Mais il est curieux que, pour arranger ses cheveux, la femme ne consulte jamais ni leur couleur ni leur texture.

Il ne faut pas plus s'obstiner à friser des cheveux plats, qu'on ne doit aplatir des cheveux frisés ou seulement ondés. Il est certain que quelques figures ont besoin de l'auréole que leur procurent leurs cheveux soulevés et naturellement divisés. Les cheveux noirs et le visage qu'ils entourent ne sont pas avantagés par la frisure ; ils requièrent les bandeaux, les boucles longues et lustrées, les larges tresses. Les cheveux roux doivent être frisés : ébouriffés, séparés les uns des autres, ils prennent une teinte adoucie. Les lourdes nattes châtain sont fort jolies. Les cheveux blonds peuvent affronter toutes les coiffures : ils sont char-

mants en bandeaux chastement lissés, adorables en nimbe au tour du front.

Pourquoi ne se coiffe-t-on pas à la mode de ses cheveux et de son visage, “ à l'air de sa figure ” enfin, au lieu de s'enlaidir, parfois, en se coiffant à la mode.

On doit même laisser blanchir ses cheveux. Toutes les teintures à base d'argent ou de plomb, sont dangereuses. De plus, elles enlaidissent les cheveux et le teint. Acceptons la neige des années ; elle s'harmonise avec la physionomie que nous donnent le temps et la douleur. Encadrés de cheveux blancs, certains visages s'adoucissent, embellissent singulièrement. Il y a autant de grâce que de dignité à dédaigner de réparer du temps l'irréparable outrage.

Et la poudre ? dira-t-on. Je ne poudrerais pas même les cheveux blancs. La poudre durcit les traits, comme tout ce qui n'est pas naturel. Les fins visages du dix-huitième siècle auraient été plus charmants encore si le Maréchal de Richelieu n'avait imaginé de cacher ses premiers fils d'argent sous cette farine. Du reste, comme rien n'est nouveau sous le soleil, le vainqueur de Port-Mahon n'a même par le mérite de l'invention de la poudre... à chevelure. Les Grecques de l'antiquité, qui teignaient quelquefois leurs cheveux en blanc, avaient aussi la coutume de les poudrer de façon à leur donner la couleur azurée des cieux et de l'onde, ou de leur faire prendre (grâce encore à des poudres nuancées) les reflets changeants des cous de colombes ou celle du miel du mont Hymette.

Les cheveux trop tirés, trop plaqués, trop tortillonnés ne sont plus un ornement. Il semble qu'on ait voulu se débarrasser d'eux, au lieu de leur demander d'embellir. Le résultat est en effet désastreux. La coiffure doit laisser aux cheveux une certaine liberté, quelque peu d'abandon. Cela convient, en outre, à leur *santé*.

Les franges longues, les frisons épais descendant bas sur le front, donnent à la physionomie quelque chose de bestial. Mais quelques bouclettes courtes, légères, sur le haut du front, adoucissent beaucoup le visage. Les coiffures hautes, dégageant le coup, vieillissent ne sont pas seyantes. Les chignons tombant un peu bas sur la nuque sont fort gracieux et rajeunissent.

Pour disposer ses cheveux, il faut encore bien consulter ses traits et la structure de son corps. Une femme petite et mince paraîtra ridicule avec une tête grossie par l'arrangement des cheveux. Si on a le front haut, bombé, de grands traits, on sera hideuse en relevant ses cheveux à la chinoise. Si on trace sa raie une *ligne* au-dessous du milieu de la tête, on se rajeunira de cinq ans. Mais la raie sur le côté masculiniserait au contraire la plus délicate figure. Les coiffures excentriques sont à éviter par tout le monde : il ne faut jamais augmenter le volume de sa tête par un amas de faux

cheveux. La tête a plus de finesse et de distinction, si on lui laisse sa forme naturelle et elle s'assortit mieux au corps qu'elle surmonte.

La femme vieillie et fatiguée se trouvera à merveille de couvrir ses cheveux (fussent-ils encore beaux) d'une mantille de dentelle, qui voilera un peu les atteintes de l'âge, autour de son visage, et encadrera gracieusement celui-ci. Une vieille femme est affreuse tête nue. L'ombre légère de la dentelle dissimule beaucoup les ravages du temps.

Lettres d'une marraine à sa filleule.

(SUITE.)

Leur conversation est consacrée à l'énumération de leurs propres toilettes et de celles des personnes riches auxquelles elles ont le bonheur d'être apparentées ; elles raconteront quelque anecdote insignifiante pour y faire intervenir leur *emme de chambre* ou leur *valet de chambre*, — afin d'établir tout de suite que leur maison est montée avec opulence ; elles n'iront au spectacle que parce que leur loge coûte beaucoup d'argent, et elles sont si peu habituées à se servir d'une voiture qu'elles ne manqueront pas de vous prévenir qu'elles, leurs parents, ou bien les personnes de leur connaissance, *ont voiture!* Ce fait les éblouit si fort qu'elles en perdent le sens grammatical, car enfin on *n'a pas plus voiture* qu'on *n'a fauteuil*. Ces travers, du reste, tout en ayant l'intention d'être offensants, sont inoffensifs ; leur manifestation ne peut atteindre que ceux-là seuls qui, le cas échéant, pourraient être accessibles à ces travers : ceux qui par leur raison, leur cœur et leur esprit sont à l'abri de cette infirmité ne peuvent pas s'en blesser, mais seulement s'en égarer.

Vos visites de cérémonie seront toujours courtes ; la conversation est si difficile à soutenir quand on se connaît si peu, qu'il est de bon goût d'abréger la peine que doit se donner en pareil cas une maîtresse de maison : vous ne resterez

donc pas plus d'un quart d'heure en visite, à moins qu'on ne vous marque un empressement particulier et que la conversation ne soit fort animée. Quelque polie que soit la maîtresse de la maison, il vous sera facile de comprendre à son attitude si vous ne troublez pas quelque occupation ou quelque projet. La conversation sera un peu languissante, elle regardera la pendule à la dérobée... ; enfin mille symptômes de ce genre vous avertiront qu'elle désire recouvrer sa liberté.

Vous ne mènerez pas Aline avec vous dans vos premières visites ; vous demanderez plus tard à quelques dames âgées, et qui ont de l'expérience et de l'autorité, la permission de leur présenter cette petite personne. Je la vois d'ici, accueillant peut-être fort mal cette partie de mes recommandations ; dites-lui que son temps est trop précieux pour être dépensé en visites inutiles, et s'il se trouve des jeunes filles dans les maisons qui vous seront ouvertes, demandez la permission de leur faire faire connaissance avec votre jeune belle-sœur.

Quant aux visites que vous recevrez, Aline pourra y assister ; mais là encore je désire qu'elle ne reste pas oisive, et qu'elle ait à sa portée un petit ouvrage qu'elle pourra quitter quand on viendra vous voir et reprendre dès que vous serez

seules. Vous devrez sans doute vous conformer à l'usage parisien, et fixer un jour pour recevoir les personnes de votre connaissance. M. de Guymont est absent dans la matinée, vous êtes bien jeune pour présider un cercle, ou du moins pour n'avoir aucun *chaperon*. Vous pourriez inviter ce jour-là mademoiselle Delorme, qui a élevé en partie votre mère, à passer toute la journée près de vous ; c'est une personne sensée, douée de tact ; elle viendra travailler avec vous, et sa présence suffira pour réprimer les caquetages oiseux ou frivoles qui pourraient se produire chez vous si vous étiez seule ; car vous n'avez pas l'expérience et l'autorité nécessaires pour conduire la conversation et la maintenir dans les limites qui doivent lui être imposées. Les premiers pas que l'on fait dans le monde ont une influence si décisive sur toute la vie, que je ne saurais trop vous en engager à multiplier les précautions autour de vous.

Les jugements que l'on porte sont toujours sommaires, et il faut veiller sur ses moindres actions, de façons à ne laisser aucune prise, je ne dirai pas à la malignité, elle est moins fréquente qu'on ne le pense, car pour se produire elle a toujours des motifs personnels et *intimes*, mais à l'indifférence, qui accepte les apparences sans examen, et se hâte de prononcer ses jugements, afin de passer bien vite à un autre sujet d'occupation. Comme vous ne vous êtes pas mariée uniquement pour être mise en possession des privilèges d'une femme, pour faire et recevoir des visites, pour sortir seule, je ne vous trouverai pas trop récalcitrante aux conseils que je vous adresse ; je vous prierai donc de conserver vos occupations de jeune fille et consacrer chaque jour un certain nombre d'heures à la continuation de vos études ; ces heures seront celles durant lesquelles M. de Guymont sera occupé. Cette mesure aura une foule d'avantage : d'abord, elle écartera l'ennui, qui ne manquerait pas de vous gagner quand vous seriez seule, puis elle vous empêchera de sortir sans votre mari ; de plus, vous pourrez employer une partie de ce temps à vos exercices de piano et de chant, que vous devrez, autant que possible, épargner à M. de Guymont : vous n'en imposerez pas l'audition à la personne qui vous serait le plus indifférente ; ayez la même délica-

tesse vis-à-vis de votre mari, il y a au moins autant de droits que le premier venu. Combien le nombre des bons ménages serait considérable si l'on avait l'un pour l'autre, je ne dirai pas plus, mais autant de ménagements et de politesse qu'on en a pour les personnes étrangères ! Mais *on ne se marie pas pour se gêner*, diront de grosses voix que j'entends d'ici ; je leur répondrai que les natures délicates et les cœurs généreux sont *gênés* principalement, je pourrais dire uniquement, par la crainte de *gêner*, et que par conséquent on travaille pour soi en essayant d'éviter à autrui toute *gêne* et tout ennui. En toute occasion et à propos de toutes choses, épargnez à votre mari la vue des rouages ; montez les machines de façon à lui procurer la plus grande somme possible de bien-être et d'agrément, mais évitez qu'il les voie fonctionner. Soignez votre ménage, racommodez votre linge quand il sera absent, et ne l'ennuyez jamais par l'aspect de tous ces détails où la narration de faits domestiques trop infimes. Maintenez en toute occasion votre personne et votre entourage dans une sphère élégante qui vous donnera un attrait toujours nouveau. Quand je parle d'élégance, vous m'entendez bien, et vous savez que ce mot ne signifie pas les superfluités que la richesse seule peut donner, mais bien les recherches que le goût enseigne dans toutes les situations. Cette élégance a pour base principale l'ordre et la propreté ; non pas l'ordre tyrannique, qui est une maladie au lieu d'une qualité, qui interdit d'ouvrir un livre et de le déplacer, qui défend de toucher à un objet et d'en faire usage, qui pèse sur les moindres actions pour les contrôler et les réprimer ; — non pas cette propreté élémentaire que nul n'a besoin d'apprendre ; — mais l'ordre dans l'emploi du temps et des ressources dont on dispose ; l'ordre qui règle l'emploi judicieux des objets qui servent à notre usage journalier ; la propreté qui s'étend à tous les détails et sait écarter ceux dont l'aspect serait déplaisant. J'ai vu des personnes qui se croyaient suffisamment propres parce qu'elles se brossaient les dents et les doigts, et qui suspendaient à leur fenêtre une foule de morceaux de linge et exposaient à la vue de leur mari et de leur enfant des pantoufles informes, des bonnets difformes, qui avaient brillé dans des occasions importantes, et

qui maintenant, déchus de leur splendeur primitive, flétris et bosselés, remplissaient les humbles fonctions de coiffure du matin. Je vous épargne d'autres détails, et ceux que je passe sont les meilleurs ; mais je vous en ai dit assez pour que vous compreniez ce que j'entends par les mots *élégance* et *propriété*. Ces mots représentent l'un des devoirs sérieux de la femme ; elle doit aux autres et à elle-même de prendre soin de sa personne, non pas seulement quand elle peut être vue par des étrangers, mais encore lorsqu'elle ne doit se faire voir que par les membres de sa famille ; elle doit éviter ce qui pourrait la rendre ridicule ou déplaisante, et par conséquent affaiblir le respect qu'elle doit inspirer : elle n'est femme qu'à cette condition, et si elle oublie ce devoir, si elle l'ignore ou le néglige, j'en conclurai avec raison qu'elle ignore d'autres devoirs encore ou qu'elle les a négligés. Il faut se respecter soi-même pour être respecté, et l'on est généralement disposé à croire les gens sur parole quand on les voit professer un certain dédain à propos d'eux-mêmes ; on ne peut en cette occasion faire une distinction, qui serait plus ingénieuse que judicieuse, entre les habitudes du corps et celles de l'âme : une femme n'a pas, ne peut pas, ne doit pas avoir les préoccupations des savants et des philosophes, qui souvent leur enlèvent les motions des objets extérieurs, et qui par leur importance les mettent au-dessus des soins dont je parle ; quand une femme ne les prend pas, c'est qu'elle est non pas au-dessus, mais au-dessous de ces soins : c'est, en un mot, que la bête seule vit en elle.

Je m'occuperai dans ma prochaine lettre des lectures que vous désirez faire, et vous quitte, chère enfant, en vous embrassant.

VI.

Le meuble qui doit vous servir de bibliothèque est placé dans votre chambre, et vous réclamez avec instance quelques conseils pour le choix des livres qui doivent y prendre place. Il est rare, ma chère enfant, que l'on achète à la fois tous les livres que l'on veut posséder : ceux qui agissent de la sorte sont généralement peu disposés à faire usage de leurs livres, et ils en commandent la collection comme ils commandent à leurs tapissiers un certain nombre de chaises et de fauteuils.

Quand on aime les livres pour eux-mêmes, non pour leur belle reliure, et pour l'effet qu'ils produiront lorsqu'ils seront bien rangés derrière les vitres de la bibliothèque, on les choisit soi-même, et on les acquiert peu à peu, selon les besoins qui se révèlent en nous, selon le développement de l'esprit, selon les tendances qui se modifient singulièrement avec la marche des années : une bibliothèque est, pour ainsi dire, le corollaire de nos idées et de nos sentiments : l'acquisition des livres qui la composent commence dès notre enfance par l'abécédaire dans lequel nous apprenons à épeler, la grammaire qui nous enseigne les règles et la syntaxe, et, se continuant toute notre vie, ne finit qu'avec nous. Ne vous pressez donc pas de remplir toutes les planches de votre bibliothèque, car les livres choisis aujourd'hui pourraient bien d'ici à quelques années ne plus se trouver en rapport avec vos goûts.

On ne peut d'ailleurs posséder tous les livres qu'on lit et tous ceux qu'on lira ; il s'agit seulement d'avoir un certain *fonds* de bibliothèque, composé d'abord des ouvrages que l'on consulte avec fruit durant toute sa vie ; puis on y joint quelques-unes de ces œuvres rares et charmantes qu'on peut relire. Parmi les premiers, je vous signalerai, entre tous, le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, ouvrage volumineux et coûteux sans doute, mais qui peut à lui seul tenir lieu d'une bibliothèque tout entière. Vous n'avez pas, vous ne pourrez jamais avoir la connaissance de toutes les sciences, et vous perdriez inutilement beaucoup de temps si vous vouliez vous appliquer à l'étude des traités spéciaux ; mais, d'un autre côté, il est des termes scientifiques, des phénomènes, des découvertes auxquels vous ne devez pas rester tout à fait étrangère. Une *femme savante* sera éternellement ridicule, mais seulement lorsqu'elle aura la vanité de la science et non le désir naturel et respectable de l'instruction ; lorsqu'elle voudra savoir pour que l'on sache qu'elle sait, au lieu d'apprendre pour s'éclairer, s'améliorer, pour mériter, outre l'affection que commandent la bonté du cœur et les liens de famille, outre l'estime qu'inspire l'honorabilité du caractère, cette considération qui s'attache à l'instruction et aux lumières de l'esprit, venant fortifier les sentiments et régler les actions. La femme apprendra pour ne pas consumer sa vie en

des soins mesquins, pour ne pas imposer à son mari une compagne étrangère à tout ce qui l'intéresse, pour ne pas déchoir aux yeux de ses enfants, qui, s'il la voyaient trop dépourvue d'instruction, seraient peut-être disposés à méconnaître son autorité et à dédaigner ses conseils. Elle apprendra, parce qu'ignorante elle ne saurait pas commander à ses passions, qu'en elle la colère deviendrait la fureur, la jalousie une envie basse et méprisable ; parce que faute d'instruction, enfin, les défauts deviennent des vices.

Le dictionnaire dont je vous parle vous offrira l'explication de tous les termes qui vous sembleraient obscurs ; je vous engage à vous rendre compte de ces termes dès qu'ils se présenteront à vous, à vérifier la date d'un événement quand vous ne serez pas absolument certaine de cette date et des détails qui s'y rapportent ; vous vous instruirez peu à peu en consultant sans cesse ce recueil précieux. Je n'ai pas besoin d'ajouter que cet ouvrage ne doit pas être abandonné aux mains d'Aline, et qu'il ne lui sera permis d'y chercher une explication que dans votre chambre et sous vos yeux ; elle y trouvera des enseignements indispensables ; et quand elle ne connaîtra pas parfaitement la propriété d'un mot, je l'engage à venir vous en demander l'explication, car elle ne doit jamais faire usage d'un terme quelconque sans être instruite de sa véritable signification. Une dame désirant avoir la belle gravure que l'un des artistes les plus éminents de notre époque, M. Henriquel Dupont a faite d'après l'hémicycle de Paul Delaroche, demandait avec instance le *tricycle* de Paul Delaroche. Je sais bien qu'Aline ne commettra jamais une erreur si déplorable ; mais enfin elle pourrait commettre d'autres erreurs, qui, tout en étant moins plaisantes, accuseraient une certaine ignorance dont elle doit éviter à la fois l'apparence et la réalité.

Je ne viens pas vous conseiller à l'une et à l'autre l'emploi des termes techniques, qui composeraient un langage ampoulé et prétentieux, mais seulement de faire connaissance avec ces termes et surtout avec les choses qu'ils représentent ; en effet, l'affectation des mots peu usités en dehors des cours spéciaux des professeurs et des conférences qui traitent de matières scientifiques ne se trouve que chez le pédant. Or le pédant est

celui qui a appris non les choses, mais les mots, et auquel l'apparence de l'instruction suffit, parce qu'il pense que cette apparence suffira pour éblouir et pour établir son mérite. Le pédantisme procède de la vanité et aboutit au ridicule ; il est la conséquence d'un jugement faussé par l'égoïsme, et peut métamorphoser un homme intelligent en un sot, insupportable par l'estime qu'il fait de lui-même et le dédain qu'il professe pour les autres. Le pédantisme s'allie toujours à une instruction très-superficielle ; l'homme réellement instruit ne sera jamais un pédant, et rien n'est plus aimable et plus simple qu'un véritable savant.

Complétez vos études historiques par la lecture des *Mémoires*, qui constituent l'une des principales richesses de notre littérature. Nous sommes ainsi faites, nous autres femmes, que la chronologie aride, la succession pure et simple des règnes et des événements, ne laissent dans notre esprit que des traces peu durables. Si les détails de la vie intime des personnages historiques, si l'histoire de leurs sentiments ne viennent pas fixer, accentuer leurs physionomies et nous familiariser avec leurs personnes. Les dates de leur naissance et de leur mort, de leurs victoires et de leurs défaites, seraient bien vite oubliées si les *Mémoires* écrits par leurs contemporains ne venaient nous révéler les côtés par lesquels ces grands hommes tenaient à l'humanité. Je vous avouerai, en toute humilité, que si je me souviens d'Alexandre-le-Grand, je dois en rendre grâce à une certaine estampe qui se trouvait dans mon livre d'histoire, et qui représentait la femme et la mère de Darius visitées par le vainqueur de l'Asie. Les *Mémoires* feront sur votre esprit l'effet produit par cette estampe sur une imagination d'enfant : ils fixeront en vous la vision claire et nette des temps passés, qui, sans les détails, quelquefois puérils, écartés par l'histoire et recueillis par les *Mémoires*, courraient le risque de s'effacer derrière les brumes amoncelées par l'ennui d'une étude qui ne parlerait qu'à votre esprit.

Si, au lieu d'être une simple mortelle, j'avais été, ma chère enfant, une fée bienfaisante conviée à votre baptême, je vous aurais douée du don précieux que vous possédez, le goût de la lecture. Avec ce goût, une femme est à l'abri des atteintes du plus dangereux de ses ennemis, c'est-à-dire à

quand ils n'ont plus d'autre proie à dépêcher, et qui, à force de nourrir des pensées mauvaises ou tristes, réussissent à leur donner une vraisemblance funeste au repos d'autrui et même au leur. Quand on n'a pas assisté comme moi aux épouvantables ravages qui peuvent se produire dans la cervelle étroite d'une femme ignorante et incapable d'appliquer son attention à quelque bonne lecture, qui l'aurait détournée des passions basses et mesquines régnant en elle sans partage, sans contre-poids, on

n'estime pas assez haut cette faculté, précieuse entre toutes, qui nous permet d'échapper, non-seulement aux autres, mais à nous-mêmes, et grâce à laquelle nous pouvons nous réfugier dans une compagnie excellente et choisie, qui nous tient en réserve la connaissance du beau et du vrai, et nous convie au commerce des esprits les plus élevés.

(A SUIVRE.)

Le Requisitionnaire.

(SUITE.)

Elle le conduisit dans sa chambre ; et là, tirant de son sein une lettre sale et chiffonnée :

— Lisez !... s'écria-t-elle en faisant un violent effort.

Elle tomba dans son fauteuil comme anéantie.

Pendant que le vieux négociant cherchait ses lunettes et les nettoyait, elle leva les yeux sur lui, le contempla pour la première fois avec curiosité ; puis, d'une voix altérée :

— Je me fie à vous... lui dit-elle doucement.

— Est-ce que je ne viens pas partager votre crime !... répondit le bonhomme avec simplicité.

Elle tressaillit. C'était la seule fois que, dans cette petite ville, son âme généreuse eût sympathisé avec celle d'un autre.

Le vieux négociant comprit tout à coup et l'abattement et la joie de la comtesse.

Son fils avait fait partie de l'expédition de Grandville. — Il écrivait à sa mère du fond de sa prison. — Il lui donnait un triste et doux espoir. Ne doutant pas de ses moyens d'évasion, il lui indiquait trois jours, pendant lesquels il devait se présenter chez elle, déguisé. La fatale lettre contenait de déchirants adieux, au cas où il ne serait pas à Carentan dans la soirée du troisième jour. — Enfin, il priait sa mère de remettre une assez forte somme à l'émissaire qui s'était chargé de lui apporter cette triste dépêche, à travers mille dangers.

Le papier tremblait dans les mains du vieillard.

— Et voici le troisième jour !... s'écria M^{me} de Dey... en se levant brusquement, reprenant la lettre, et marchant avec vivacité...

— Vous avez commis des imprudences !... lui dit le négociant. Pourquoi faire prendre des provisions ?...

— Mais il peut arriver, mourant de faim, exténué de fatigue, et... Elle n'acheva pas.

— Je suis sûr de mon frère... reprit le vieillard, je vais aller le mettre dans vos intérêts...

Alors le négociant, retrouvant la finesse qu'il avait mise jadis dans les affaires, lui dicta des conseils empreints de prudence et de sagacité. Après être convenus de tout ce qu'ils devaient dire et faire l'un et l'autre, le vieillard alla, sous divers prétextes habilement trouvés, dans les principales maisons de Carentan, où il annonça que M^{me} de Dey..., qu'il venait de voir, recevrait dans la soirée, malgré son indisposition. — Luttant de finesse avec toutes les intelligences normandes dans l'interrogatoire que chaque famille lui imposa sur la nature de la maladie de la comtesse, il réussit à donner le change à presque toutes les personnes qui s'occupaient de cette mystérieuse affaire. Sa première visite fit merveille. Il raconta devant une vieille dame goutteuse que M^{me} de Dey... avait manqué périr d'une attaque de goutte à l'estomac. Le fameux Tronchin lui ayant recommandé jadis, en pareille occurrence, de se mettre sur la poitrine la peau d'un lièvre écorché vif, et de rester au lit sans

se permettre le moindre mouvement, la comtesse, en danger de mort il y a deux jours, se trouvait, après avoir ponctuellement suivi la bizarre ordonnance de Tronchin, assez bien rétablie pour recevoir ceux qui viendraient la voir pendant la soirée. Ce conte eut un succès prodigieux ; et le médecin de Carentan, royaliste *in petto*, en augmenta l'effet par l'impartialité avec laquelle il discuta les savantes bizarreries du spécifique.

Néanmoins, les soupçons avaient trop fortement pris racine dans l'esprit de quelques entêtés ou de quelques philosophes pour être entièrement dissipés ; en sorte que, le soir, tous ceux qui étaient admis chez M^{me} de Dey... vinrent avec empressement chez elle, les uns pour épier sa contenance, les autres par amitié, la plupart saisis par le merveilleux de sa guérison.

Il trouvèrent la comtesse assise, comme à l'ordinaire, sur une chaise, au coin de la grande cheminée en pierre de son salon, à peu près aussi modeste que tous ceux de Carentan ; car, pour ne pas blesser les étroites pensées de ses hôtes, elle s'était refusée à toutes les jouissances de luxe auxquelles elle était jadis habituée. Elle n'avait donc rien changé chez elle. Le carreau de la salle de réception n'était même pas frotté. Laissant aux murs leurs vieilles tapisseries sombres, elle gardait les meubles du pays, brûlait de la chandelle, suivait les modes de la ville, épousant la vie provinciale sans reculer ni devant les petitesesses les plus dures, ni devant les privations les plus désagréables. Mais sachant que ses hôtes lui pardonneraient toutes les magnificences qui auraient leur bien-être pour but, elle ne négligeait rien quand il s'agissait de leur procurer des jouissances personnelles. Aussi leur donnait-elle d'excellents dîners. Elle allait jusqu'à feindre de l'avarice pour plaire à ces esprits calculateurs ; et, après avoir eu l'art de se faire arracher certaines concessions de luxe, elle savait tout offrir avec grâce.

Donc, vers sept heures du soir, la meilleure compagnie de Carentan se trouvait chez elle, assise sur des chaises en tapisserie, et décrivant un grand cercle devant la cheminée. La maîtresse du logis, soutenue dans son malheur par les regards compatissants que lui jetait le vieux négociant, se soumit avec un courage inouï à toutes les questions minutieuses, à tous les raisonnements frivoles et stupides de ses hôtes. A chaque coup de marteau

frappé sur sa porte, ou toutes les fois que des pas retentissaient dans la rue, elle cachait ses émotions en soulevant des questions intéressantes pour la fortune du pays. Elle éleva de bruyantes discussions sur la qualité des cidres, et fut si bien secondée par le bon vieillard, qui la comprenait, que l'assemblée, trouvant sa contenance naturelle et son aplomb imperturbable, oublia presque de l'espionner. Mais l'accusateur public et l'un des juges du tribunal révolutionnaire restaient taciturnes, observaient avec attention les moindres mouvements de sa physionomie, écoutaient dans la maison, malgré le tumulte ; et, à plusieurs reprises, ils lui firent des questions embarrassantes, auxquelles elle répondit cependant avec une admirable présence d'esprit.

Au moment où M^{me} de Dey... eut arrangé les parties, placé tout le monde à des tables de bostons de reversis ou de whist, elle resta encore à causer auprès de quelques jeunes personnes avec un extrême laisser-aller, jouant son rôle en actrice consommée ; puis, elle se fit demander un loto ; et, prétextant qu'elle seule pouvait le trouver, elle disparut.

— J'étouffe !... ma pauvre Brigitte !... s'écria-t-elle en essuyant des larmes qui sortirent vivement de ses yeux, brillants de fièvre, de douleur et d'impatience.

— Il ne vient pas, reprit-elle en regardant la chambre où elle était montée.

— Ici, je respire et je vis !... Encore quelques moments et il sera là, pourtant ! car il vit encore, j'en suis certaine. — Mon cœur me le dit. — N'entendez-vous rien, Brigitte ?... Oh ! je donnerais le reste de ma vie pour savoir s'il est en prison ou s'il marche à travers la campagne !... — Je voudrais ne pas penser !...

Elle examina encore si tout était en ordre dans l'appartement.

Un bon feu brillait dans la cheminée ; les volets étaient soigneusement fermés ; les meubles reluisaient de propreté. La manière dont le lit avait été fait prouvait que la comtesse s'était occupée l'abri de l'ennui. Elle peut échapper aux tristesses de la solitude, aux réflexions malsaines qui se développent dans cette solitude, comme dans le terrain qui est propre à leur multiplication. Avec le goût de la lecture, elle évitera le tourment incessant des esprits inoccupés qui se dévorent eux-mêmes

avec Brigitte des moindres détails ; et ses espérances étaient écrites dans les soins délicats que trahissait l'ensemble de cette chambre. Il y avait toute la gracieuse douceur de l'amour et ses caresses dans les parfums exaltés par les fleurs. Une mère seule pouvait avoir prévu les désirs d'un soldat et les satisfaire aussi complètement. Un repas exquis, des vins choisis, la chaussure, le linge, enfin tout ce qui devait être nécessaire ou agréable à un homme qui voyage se trouvait rassemblé pour que rien ne lui manquât, pour que les délices du chez-soi lui révélassent l'amour d'une mère, pour qu'il n'eût aucun souhait à former.

— Brigitte?... dit la comtesse d'un son de voix déchirant, en allant placer un siège devant la table, comme pour donner de la réalité à ses vœux, comme pour augmenter la puissance de ses illusions.

— Ah ! Madame, il viendra !... Il n'est pas loin.

— Je ne doute pas qu'il ne vive et ne soit en marche... reprit Brigitte, car j'ai mis une clef dans la Bible, et je l'ai tenue sur mes doigts sans qu'elle tournât, pendant que Cottin lisait l'Évangile de saint Jean...

— Est-ce bien sûr?... demanda la comtesse.

— Oh ! Madame, c'est connu... Je gagerais mon salut qu'il vit encore... Dieu ne peut pas se tromper.

— Oh ! malgré tout le danger qui l'attend ici, je voudrais bien l'y voir.

— Et voilà huit heures qui sonnent au clocher !... s'écria la comtesse avec terreur.

Puis, frissonnant d'être restée plus longtemps qu'elle ne le devait, peut-être, dans cette chambre, où elle croyait à la vie de son fils, en voyant tout ce qui lui en attestait la vie, elle descendit, mais avant d'entrer au salon, elle resta pendant un moment sous le péristyle de l'escalier, écoutant si quelque bruit ne réveillait pas les silencieux échos de la ville. Elle sourit au mari de Brigitte, qui se tenait en sentinelle, et dont les yeux semblaient hébétés à force de prêter attention, comme elle, aux murmures de la place et de la nuit. Elle voyait son fils en tout, partout...

Affectant un air gai, elle rentra bientôt, et se mit à jouer au loto avec des petites filles ; mais, de temps à autre, elle se plaignit de souffrir, et revint occuper son fauteuil près de la cheminée.

Telle était la situation des choses et des esprits dans la maison de M de Dey..., pendant que sur le chemin de Paris à Cherbourg un jeune homme vêtu d'une carmagnole brune, costume de rigueur à cette époque, se dirigeait vers Carentan.

A l'origine des réquisitions, il y avait peu ou point de discipline, et les exigences du moment ne permettant guère à la république d'équiper sur-le-champ ses soldats, il n'était pas rare de voir les chemins semés de réquisitionnaires conservant leurs habits bourgeois, et qui devançaient leurs bataillons aux lieux d'étape, ou restaient fort en arrière ; la marche de ces jeunes gens étant soumise, à la manière dont ils supportaient les fatigues d'une longue route.

Le jeune voyageur dont il est ici question se trouvait assez en avant de la colonne de réquisitionnaires qui se rendait à Cherbourg, et que le maire de Carentan attendait d'heure en heure, afin de distribuer aux défenseurs de la patrie leurs billets de logement. Ce jeune homme marchait d'un pas alourdi, mais ferme encore, et toute son allure semblait annoncer qu'il était familiarisé depuis longtemps avec les fatigues de la vie militaire. Quoique la lune éclairât les herbages qui avoisinent Carentan, il avait remarqué de gros nuages blancs prêts à jeter de la neige sur la campagne ; et la crainte d'être surpris par un ouragan animait sans doute sa démarche, car elle était plus vive que ne le comportaient les fatigues de la journée. Il avait un sac peu garni sur le dos, et tenait à la main une canne de buis, coupée dans les hautes et larges haies que cet arbuste forme autour de la plupart des héritages en Basse-Normandie.

Ce voyageur solitaire entra dans Carentan, dont les tours, bordées par la lune de leurs capricieuses, lui apparaissaient depuis un moment. Son pas réveilla les échos des rues silencieuses, et il fut obligé, ne rencontrant personne, de demander à un tisserand qui travaillait encore la maison du maire. Ce magistrat demeura heureusement à une faible distance ; et bientôt le réquisitionnaire se vit à l'abri sous le porche de la maison du digne homme, et s'y assit sur un banc de pierre, en attendant le billet de logement qu'il avait réclamé.

Le maire l'ayant mandé, il comparut devant lui et devint l'objet d'un scrupuleux examen.

L'inconnu était un jeune homme de bonne mine, et paraissait appartenir à une famille distinguée. Il y avait un certain air de noblesse dans son air, et l'intelligence due à une bonne éducation respirait sur sa figure.

Le maire lui adressa un regard plein d'intérêt et de finesse, après s'être assuré qu'ils étaient seuls.

— Comment te nommes-tu?... lui demanda-t-il.

— Julien Jussieu... répondit le réquisitionnaire.

Le magistrat laissa échapper un sourire d'incrédulité.

— Et tu viens ?

— De Paris...

— Tes camarades sont loin ! reprit le maire d'un ton railleur.

— J'ai trois lieues d'avance sur le bataillon...

— Il y a sans doute quelque chose qui t'attire à Carentan, citoyen réquisitionnaire ! dit le maire d'un air fin.

— C'est bien !... ajouta-t-il en imposant silence par un geste de main au jeune homme prêt à parler. C'est bien !... nous savons où t'envoyer...

— Tiens... ajouta-t-il en lui remettant son billet de logement, va, *citoyen Jussieu* !...

Il y avait une teinte d'ironie douce et bienveillante dans l'accent avec lequel le magistrat prononça ces deux derniers mots.

Et le maire lui tendit un billet sur lequel la demeure de M^{me} de Dey... était indiquée.

Le jeune homme lut l'adresse avec un air de curiosité.

— Il sait bien qu'il n'a pas loin à aller... Et quand il sera dehors, il aura bientôt traversé la place ! s'écria le maire en se parlant à lui-même, pendant que le jeune homme sortait.

— Il est joliment hardi !... Que Dieu le conduise !... Il a réponse à tout... Oui, mais si je lui avais demandé à voir ses papiers !...

En ce moment, toutes les cloches et toutes les horloges de Carentan ayant sonné neuf heures et demie, les falots s'allumaient dans l'antichambre de M^{me} de Dey... Les domestiques aidaient leurs maîtresses et leurs maîtres à mettre leurs sabots, leurs houpelandes ou leurs mantelets ; et les joueurs, ayant soldé leurs comptes, allaient se retirer tous ensemble suivant l'usage établi dans toutes les petites villes.

— Il paraît que l'accusateur veut rester !... dit

une dame, en s'apercevant que ce personnage important manquait dans le groupe à l'instant où chacun se sépara sur la place pour regagner son logis, après avoir épuisé toutes les formules d'adieu.

En effet, ce terrible magistrat était seul avec la comtesse, qui, tremblante, attendait qu'il lui plût de sortir.

— Citoyenne, dit-il enfin après un long silence qui eut quelque chose d'effrayant, je suis ici pour faire observer les lois...

M^{me} de Dey... frissonna.

— N'as-tu donc rien à révéler?... demanda-t-il.

— Rien... répondit-elle étonnée.

— Ah ! Madame, s'écria l'accusateur en s'asseyant auprès d'elle, et changeant de ton, pardonnez-moi... Mais, en ce moment, faute d'un mot, vous ou moi pouvons porter notre tête sur l'échafaud. J'ai trop bien observé votre caractère, votre âme, vos manières, pour partager l'erreur dans laquelle vous avez su mettre votre société ce soir.— Vous attendez votre fils, je n'en saurais douter.

La comtesse laissa échapper un geste de dénégation ; mais elle avait pâli ; les muscles de son visage s'étaient contractés par la nécessité où elle se trouvait d'afficher une fermeté trompeuse, et l'œil implacable de l'accusateur public fixé sur elle ne perdit aucun de ses mouvements.

Eh bien ! recevez le... reprit le magistrat révolutionnaire ; — mais qu'il ne reste pas plus tard que sept heures du matin sous votre toit, car de main, au jour, armé d'une dénonciation que je me ferai faire, je viendrai chez vous.....

Elle le regarda d'un air stupide qui aurait fait pitié à un tigre.

— Je démontrerai, poursuivit-il d'une voix douce, la fausseté de la dénonciation par d'exactes perquisitions, et vous serez, par la nature de mon rapport, à l'abri de tous soupçons ultérieurs. Je parlerai de vos dons patriotiques, de votre civisme, et nous serons *tous* sauvés.

M^{me} de Dey..., craignant un piège, restait immobile ; mais son visage était en feu, sa langue glacée...

Un coup de marteau retentit dans la maison.

— Ah !... cria la mère épouvantée.

Elle tomba à genoux.

— Le sauver... le sauver !...

— Oui... sauvons-le !... reprit l'accusateur public

en lui lançant un regard de passion ; dût-il *nous* coûter la vie !..

— Je suis perdue !.. s'écria-t-elle, pendant que l'accusateur la relevait avec politesse.

— Eh ! Madame, répondit-il par un beau mouvement oratoire, je ne veux vous devoir à rien... qu'à vous-même.

— Madame, le voilà, le voi... s'écria Brigitte, croyant sa maîtresse seule.

A l'aspect de l'accusateur public, la vieille servante, de rouge et joyeuse qu'elle était, devint immobile et blême.

— Qui est-ce, Brigitte ? demanda le magistrat d'un air doux et intelligent.

— Un réquisitionnaire que le maire nous envoie à loger !.. répondit la servante en montrant le billet.

— C'est vrai, dit l'accusateur, après avoir lu le papier. Il nous arrive un bataillon ce soir !..

Et il sortit. La comtesse avait trop besoin de croire en ce moment à la sincérité de son ancien avocat pour concevoir le moindre doute ; alors elle monta rapidement l'escalier, palpitante, ayant à peine la force de se soutenir ; puis, le cœur serré, elle ouvrit la porte de la chambre, vit son fils, et se précipitant dans ses bras, mourante :

— Oh ! mon enfant, mon enfant, mon cher enfant... s'écria-t-elle en sanglotant, versant un torrent de larmes, et le couvrant de baisers empreints d'une sorte de frénésie.

— Madame... dit l'inconnu, cria la mère en reculant d'épouvante.

— Ah ! ce n'est pas lui !..

Elle resta debout en contemplant le réquisitionnaire d'un air hagard et d'un œil sec.

— O saint bon Dieu, quelle ressemblance !.. dit Brigitte.

Il y eut un moment de silence, et l'étranger lui-même tressaillit à l'aspect de M^{me} de Dey...

— Ah ! Monsieur..., dit-elle en s'appuyant sur le mari de Brigitte, et sentant alors dans toute son étendue une douleur dont la première atteinte avait failli la tuer ; Monsieur, je ne saurais vous voir plus longtemps... Souffrez que mes gens me remplacent et s'occupent de vous...

Elle descendit chez elle, appuyée sur les bras de Brigitte et du vieux serviteur.

— Comment, Madame, s'écria la femme de charge en asseyant sa maîtresse ; est-ce que cet homme va coucher dans le lit de M. Auguste, mettre les pantoufles de M. Auguste, manger le pâté que j'ai fait pour M. Auguste !.. Ah ! quand on devrait me guillotiner, je...

— Brigitte... cria M^{me} de Dey...

Brigitte resta muette.

— Tais-toi donc ! bavarde, lui dit son mari à voix basse. Veux-tu tuer Madame ?...

En ce moment le réquisitionnaire fit du bruit dans sa chambre en se mettant à table.

— Ah ! je ne resterai pas ici, s'écria M^{me} de Dey.. j'irai dans la serre, d'où j'entendrai mieux ce qui se passera au dehors pendant la nuit...

Elle flottait encore entre la crainte d'avoir perdu son fils et l'espérance de le voir reparaitre...

La nuit fut horriblement silencieuse. Il y eut, pour la comtesse, un moment affreux, quand le bataillon des réquisitionnaires vint en ville et que chaque homme y chercha son logement. Puis bientôt la nature reprit un calme effrayant.

Vers le matin, la comtesse fut obligée de rentrer chez elle. Brigitte, qui surveillait les mouvements de sa maîtresse, ne la voyant pas sortir, entra dans la chambre et y trouva la comtesse — morte !

— Elle aura probablement entendu ce réquisitionnaire qui achève de s'habiller et qui marche dans la chambre de M. Auguste comme s'il était dans une écurie, en chantant leur damnée *Marseillaise*, s'écria Brigitte.— Ça l'aura tuée !..

Mais la mort de la comtesse fut causée par un sentiment plus grave, et sans doute par quelque vision terrible.

A l'heure précise où M^{me} de Dey... mourait à Carentan, son fils était fusillé dans le Morbihan.

Nous pouvons joindre ce fait tragique à toutes les observations sur les sympathies qui méconnaissent les lois de l'espace, documents que rassemblent avec une savante curiosité quelques hommes de solitude, et qui serviront un jour à asseoir les bases d'une science nouvelle à la quelle il a manqué jusqu'à ce jour— un docteur Gall.

H. de Balzac

Unlike the Dutch Process

No Alkalies

—OR—

Other Chemicals



are used in the preparation of

W. Baker & Co.'s

Breakfast
Cocoa,

which is absolutely pure and soluble.

It has more than three times the strength of Cocoa mixed with Starch, Arrowroot or Sugar, and is far more economical, costing less than one cent a cup. It is delicious, nourishing, and EASILY DIGESTED.

Sold by Grocers everywhere.

W. BAKER & CO., DORCHESTER, MASS.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite,
par les

Poudres

+ +

Orientales

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le développement de la fermeté des formes de la poitrine chez la femme.

SANTÉ ET BEAUTÉ.

Une boîte avec notice, \$1.00. Six boîtes, \$5.00.

En vente dans toutes les Pharmacies de première classe.

Dépot général pour la Puissance,

L. A. BERNARD, 1882 rue Ste Catherine, Montreal.

ETABLI EN 1858

T. GRAHAM

IMPORTATEUR DE

Porcelaines, Verreries, Lampes, Etc.

Défiant toute compétition dans le choix de Services de Toilette, à Diner, à Thé, etc., etc.

120 RUE SAINT-LAURENT,

MONTREAL.

Allez-Vous au Bord de la Mer

OU A LA CAMPAGNE? Alors il vous faut absolument un COSTUME CHIC.

Venez Voir Notre Ouvrage et Nos Prix

pour vous convaincre de l'élégance de notre coupe et vous assurer qu'un costume bien fait ne coûte pas plus cher qu'un costume mal ajusté.

Nous avons les MARCHANDISES les plus NOUVELLES et les Patrons les plus Elegants.

L. G. de TONNANCOUR,

TAILLEUR POUR DAMES,
10 COTE ST. LAMBERT.

25,000

CERTIFICATS ATTESTENT LES GUERISONS PRODUITES

— PAR LE —

VIN ST. MICHEL

— DANS LES CAS DE —

DÉBILITÉ

Trois petits verres par jour auront pour effet de rendre l'appétit meilleur, la digestion facile, le sang circulera chaud dans les veines et les forces reviendront comme par enchantement.

EN VENTE PARTOUT.

25
PAR BOITE.
PILULES DE NOIX LONGUES
MCGALE POUR
AFFECTIONS BILIEUSES & C.
A VENDRE PARTOUT.

Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé.

LES PILULES DE NOIX LONGUES
DE MCGALE

Etant purement végétales peuvent être données en toutes saisons et dans tous les climats; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

☞ Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilioux.

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

Sirup de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Gout.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

217 Rue des Commissaires, Montreal.



RIEN NE SURPASSE

Le Savon "SUNLIGHT"

IL EVITE

Le Fouillage, Les Durs Frottements,

Les Douleurs dans le Dos, Les

Mains Endolories.

Ne faites pas un autre lavage sans essayer le Savon **SUNLIGHT**

REFUSEZ LES IMITATIONS A BON MARCHÉ.

DEPOT DU SAVON SUNLIGHT, POUR QUEBEC:

FRANK MAGOR & CIE.,

MONTREAL.